

TARDI

MOI RENÉ TARDI, PRISONNIER DE GUERRE AU

Stalag III B



casterman

TARDI

MOI RENÉ TARDI, PRISONNIER DE GUERRE AU

Stalag III B



casterman

Merci à Dominique et à mon chat Pipô qui,
tout au long de ce parcours, du Stalag IIB
jusqu'à Fritzlar, m'ont aidé à porter le lourd
baluchon de la mémoire.

Merci à madame Susanne Brandt, messieurs Jürgen
Preuss, Hans Feith, Clemens Lohmann et son épouse,
madame Bermal Ikiyek, monsieur Wilfried Dieterichs
(qui fut notre premier contact, qui a trouvé la maison
à Bad Ems et envoyé des photos dès décembre 2013).
Merci à la famille Nell, à Sigmaringen, pour les photos
de la ville.

... Merci à Hildegard et à Michel Gosselin, toujours prêts
à se geler les pieds, traduire, téléphoner et contacter les
bonnes personnes... Ils m'ont été très précieux.

TARDI

1.

**MOI RENÉ TARDI,
PRISONNIER DE GUERRE**



Jean Grange, médecin auxiliaire au Stalag VB.



René Tardi, 1937.

Nos pères, ces héros sans gloire...

Le tien, René, le mien, Jean. Tous deux partis à la guerre en septembre 1939. Tous deux vaincus en 1940, encerclés, capturés, parqués dans les champs avec des milliers d'autres, puis déportés en territoire ennemi dans des wagons à bestiaux, jusqu'aux camps de prisonniers, Stalags, Oflags, qui allaient les « accueillir » pour quelques années, toutes nationalités confondues (comme ils avaient « accueilli », dès 1933, des communistes allemands et des opposants au régime national-socialiste). Le tien pour cinq ans, au Stalag II B, sous le matricule 16.402, à Hammerstein, en Poméranie orientale, le mien près de quatre ans, au Stalag V B, sous le matricule 4.536, à Villingen, 800 m d'altitude, dans la Forêt-Noire.

René et Jean, nés en 1915, furent vraisemblablement conçus, l'un comme l'autre, lors d'une permission de leurs pères, au cours de l'année 1914. Eux-mêmes soldats vingt-cinq ans plus tôt, précipités dans le vortex de la frénésie guerrière de ce premier conflit planétaire, leurs géniteurs avaient survécu à la gigantesque « entretuerie » des nations « civilisées » et ne connurent ni l'humiliation de la défaite, ni l'épreuve de la captivité. Mais ils revinrent de « la Grande Guerre » brisés en mille morceaux, hallucinés, leurs nuits hantées par l'horreur vécue quatre années durant, les images de carnage et les hurlements

des agonisants à jamais incrustés dans leur mémoire. Et leurs fils respectifs, René et Jean, qui ne firent vraiment connaissance avec eux qu'après l'Armistice, grandirent dans l'épouvante des récits de batailles qu'ils entendaient et comprenaient de mieux en mieux en prenant de l'âge. Cette guerre a donc, comme pour beaucoup d'autres, profondément marqué l'histoire de nos familles respectives. Et les vingt-cinq années écoulées entre la Première et la Seconde Guerre mondiale n'auront pas suffi à guérir le traumatisme des survivants, ni à effacer les blessures de l'effroyable tragédie qui fit dix millions de morts. Les pères de René et de Jean, nos grands-pères, croulaient sous ce fardeau, trop lourd à porter au fil du temps, d'une douleur impossible à évacuer dont ils ne se remirent jamais.

Un quart de siècle plus tard, faits prisonniers à 24 ans, René à Mons-en-Chaussée, dans la Somme, le 22 mai 1940 et Jean à St Dié-des-Vosges, le 24 juin 1940, leurs garçons sont revenus brisés à leur tour : mon père, amaigri de trente kilos, avait perdu ses beaux cheveux noirs frisés, qui avaient tant séduit ma mère. Toutes petites, ma sœur aînée, Rosine, et moi, écoutions les yeux arrondis cet immense papa squelettique nous raconter des bribes de son vécu de captif. Ce qui nous plaisait, c'était la note d'humour qu'il mettait, pour ne



Dessin de Jean Grange, 17-7-1941 (Stalag VB).

pas nous effrayer sans doute, dans son évocation des choses les plus éprouvantes comme la faim, cette faim omniprésente dans le témoignage de René. Il nous parlait de « l'unique petite cuillerée de confiture » qui, malgré son goût insipide, venait parfois ensoleiller une journée par les quelques secondes de délices qu'elle offrait soudain aux papilles de ces jeunes gens en manque de tout. Quant à ce qu'il appelait la « soupe de poussière » – l'ordinaire des prisonniers –, c'était pour moi une image si puissante que je la visualisais comme les résultats de quelque phénomène météorologique, un vent violent qui avait dû souffler sur le Stalag, balayant la poussière des baraquements, avant de la précipiter dans les marmites des cuisines ! Cette image m'amusait et me terrifiait tout à la fois.

À son retour, Jean n'a pas pu prendre la parole, exprimer, rendre compte, raconter en détails les quatre sinistres années de privation de liberté. Pire, lorsqu'il lui arrivait de les évoquer, mon grand-père maternel, qui avait fait la Première Guerre mondiale, lui clouait le bec, raillant cette armée de vaincus de mai-juin 1940... « Ah, disait-il, voilà "le grand militaire" qui va nous raconter ses exploits ! ». Je me souviens qu'alors, mon père, plutôt que d'entrer en conflit avec cet ancien combattant médaillé – de surcroît son beau-père ! –, avalait sans mot dire cette nouvelle humiliation et replongeait dans le silence. Sans doute comme des centaines de milliers d'autres qui, comme lui, n'avaient en effet ni exploit ni victoire magnifique à revendiquer, contrairement aux héros des tranchées... On ne se préoccupa guère,

à l'époque, de chercher à savoir comment ils avaient vécu ces années de leur jeunesse salopée, là-bas, dans ces multiples camps où la lutte acharnée pour survivre leur avait révélé le meilleur, mais surtout le pire, de l'âme humaine. À la Libération, la révélation de la barbarie nazie à l'ouverture des camps de la mort, puis l'arrivée des survivants à l'hôtel Lutetia, ainsi que la célébration de l'héroïsme des résistants français sous l'occupation, éclipsèrent totalement le retour des prisonniers de guerre. Il n'y eut pas d'espace pour la parole de ces derniers et leurs souffrances n'eurent pas droit de cité. Ils demeurèrent des victimes silencieuses et ignorées de cette guerre, puis de la honteuse collaboration du régime de Vichy, qui les laissa par la suite otages aux mains de l'ennemi, main-d'œuvre de substitution enrôlée dans quelques 80 000 kommandos de travail : exploitations agricoles, mines de charbon, usines métallurgiques, où beaucoup d'hommes perdirent la vie, épuisés par la faim et le travail forcé.

À la déclaration de guerre, jeune étudiant en médecine, Jean rêvait de pousser plus loin ses études pour pouvoir un jour enseigner. Lorsqu'il revint de captivité, il était trop tard pour les inscriptions aux concours : les places étaient déjà prises ! Tandis qu'il croupissait au Stalag VB, les mandarins lyonnais avaient pistonné leurs rejetons et les avaient casés à l'avance sur les listes des candidats pour les prochaines années... Il dut renoncer à sa vocation de transmettre à des étudiants ce qu'il considérait comme « l'Art de la médecine ». À cause de sa captivité et du népotisme des élites du corps médical, Jean ne devint pas professeur et en

resta longtemps meurtri. Mais il aura été un médecin respecté et très aimé et ne s'enrichit pas car sa pratique fut une sorte de sacerdoce, jamais un lucre.

René, lui, n'avait pu faire d'études comme il l'aurait sans doute désiré... Sentant venir la guerre, il s'était engagé dès 1935 dans l'armée. La guerre éclata en effet et il passa directement de la caserne aux commandes de son char, lequel n'allait pas le protéger bien longtemps de l'invasion nazie. Des jeunesses stoppées dans leur élan, en somme, des projets d'avenir saccagés, des existences gâchées par les années inutiles de détention, l'éloignement, les souffrances physiques, les mauvais traitements et les humiliations... Voilà ce que furent pour eux ces années de captivité. Voilà ce que Tardi, en 1980, avait demandé à son père de lui raconter, avec une précision chirurgicale, malgré le temps écoulé, et peut-être, par moments, les défaillances de la mémoire chez cet homme déjà âgé et malade. Pour briser le silence insupportable qui s'installa dès le retour des « vaincus ». Pour donner enfin la parole à l'un de ces « dommages collatéraux » de la défaite que représentèrent 1 830 000 soldats faits prisonniers par la Wehrmacht, dont 1 600 000 furent envoyés dans des camps à travers l'Allemagne et la Pologne tombée sous le joug nazi. Et René Tardi s'est exécuté, répondant au-delà de ses espérances aux attentes de son fils, remplissant scrupuleusement, à la main, des petits cahiers d'écolier, afin que cet épisode tragique de sa vie de jeune adulte ne demeure pas comme un trou béant dans la mémoire familiale.

Et l'œuvre de mémoire se poursuit avec ce livre. Tardi s'y représente enfant, en culottes courtes, dialoguant avec son père et lui posant de multiples questions. Il donne à ce récit un décor réaliste, élaboré à partir de recherches minutieuses, de vérifications multiples, attaché comme toujours à une reconstitution graphique des lieux aussi exacte que possible, tout comme à la rigueur historique des faits. Car il s'agit bien là d'un témoignage, précieux et unique par la façon dont René dépeint cette période si peu valorisante pour le jeune homme qu'il était, idéaliste et fougueux à la veille de la guerre, et revenu de captivité plein d'amertume et de dégoût pour son pays qui s'était mis à genoux devant l'ennemi, alors qu'il aurait tant aimé pouvoir en être fier !...

Lorsqu'ils firent connaissance, René et Jean partagèrent spontanément les souvenirs de leurs longues captivités respectives. Après la mort de son père, en 1986, Jacques avait donné ses petits cahiers à lire au mien. Celui-ci avait éprouvé une très grande émotion à l'évocation qui lui parut si juste et si familière, du sinistre itinéraire qui avait été le leur, bien qu'ils n'aient pas échoué dans le même camp : leurs dernières tentatives désespérées pour couper la route à l'envahisseur – René sabota son char afin qu'il ne tombe pas aux mains de l'ennemi, Jean fit sauter un pont –, leur capture, puis la déportation vers l'Allemagne, le camp de tri de Trèves, le Dulag XIIID où ils s'étaient peut-être croisés avant d'être expédiés vers leurs futures prisons ; l'obsession de la faim, le froid, la promiscuité, les rituels éprouvants de leur existence concentrationnaire – l'appel, la fouille ; leurs tentatives d'évasion avortées, les brutalités et les humiliations, la collaboration à l'intérieur du Stalag, les morts – car on mourait aussi massivement dans les camps de prisonniers



« En captivité, Noël 1942 », portrait de Jean Grange par Q. Daniel.

de guerre (entre 1941 et 1942, 45 000 prisonniers du IIB sont morts d'une épidémie de fièvre typhoïde et ont été enterrés dans des fosses communes)... Mais aussi, pour le moral, toutes sortes de petites résistances quotidiennes aux cerbères préposés à leur garde, et surtout, la découverte de la solidarité entre camarades, d'une fraternité qui deviendrait par la suite avec certains – pas forcément français, au demeurant – une solide et durable amitié.

Moi, René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB arrive sans doute trop tard pour que, tout comme Jean, des centaines, des milliers, voire davantage encore, parmi ceux qui connurent un sort identique à celui de l'auteur de ce témoignage, puissent à leur tour s'y plonger passionnément et se retrouver, peut-être, parmi les personnages des centaines de dessins nés de la volonté de son fils de lui donner la parole. Trop tard, oui, parce que plus de soixante-cinq ans ont passé depuis la Libération et que la plupart d'entre eux a aujourd'hui disparu, emportant dans la mort la blessure indélébile de cette douloureuse parenthèse dans leur vie de tout jeunes adultes...

Mais pour leurs enfants et petits-enfants, l'hommage qu'a voulu rendre Tardi, par cette œuvre, à l'ancien prisonnier de guerre que fut son père, et à travers lui à tous ceux qui peuplèrent, des années durant, les quelque 120 camps de prisonniers de guerre disséminés à travers l'Allemagne et la Pologne, apportera peut-être enfin à leurs propres pères ou grands-pères qui y ont souffert, et parfois laissé leur vie, le respect et la reconnaissance qui leur ont été refusés à leur retour. Et aujourd'hui encore...

Dominique GRANGE



« Les Russes, je les ai vus dans un état de délabrement complet. Crevés, maigres... C'était les plus mal traités, mais ils restaient dignes devant les Allemands.

Leur calot n'a pas de pointes, il épouse bien la forme de la tête, le crâne va jusqu'au fond. Pas de veste à boutons mais une blouse qui s'enfile par la tête comme une vareuse de marin et s'arrête à mi-cuisses. Le ceinturon, qui se porte dessus, est une simple courroie de cuir tout à fait rudimentaire, rappelant plutôt une bretelle de fusil. La culotte de cheval est bien coupée, l'arrondi bien taillé. Je ne me rappelle plus si la poche s'ouvre dans la couture ou si elle est taillée en biais. Les bottes sont assez courtes, comme celles de la troupe allemande, mais c'est du bon cuir. Le manteau est très ample et descend jusqu'aux chevilles. Il n'a qu'une rangée de sept boutons. Le havresac n'est qu'un sac à patates dont les courroies sont des ficelles. La couleur de l'uniforme est indéfinissable, un mélange de deux tiers de terre et un tiers de moutarde. Les pattes d'épaule sont affreuses, sur fond rouge, des étoiles, quel que soit le grade du soldat. Elles sont trop larges, trop lourdes, et ne restent pas à l'horizontale sur l'épaule mais glissent vers l'avant... »

Mon vieux faisait dans le détail, on ne peut pas dire le contraire. Il m'en est resté quelque chose. Si vous ne compreniez pas, il pouvait accompagner sa description d'un petit dessin. Les récits de sa captivité et les chars (on ne dit pas un « tank » !) ont meublé pas mal de conversations au cours des repas familiaux. Des histoires que je visualisais vaguement en m'appuyant sur quelques photographies, des images de guerre, des films (de guerre !). En gros, tout



ça était assez flou, parce que raconté dans le désordre des anecdotes ou des souvenirs avec son pote Drouot (Boy... prononcer Bois !).

Et puis un jour, je lui ai demandé de m'écrire tout ça, de coucher sur le papier, dans l'ordre chronologique, ses souvenirs du Stalag IIB. Ce qu'il a fait dans les années 80. Il m'a raconté ses motivations, depuis son engagement dans l'armée, son mariage en 1937, la grande dérouillée de 1940, et les cinquante-six mois passés derrière les barbelés, en Poméranie.

J'ai lu ces trois cahiers d'écolier couverts d'une écriture fine, quelquefois difficile à déchiffrer, avec des croquis explicatifs pour combler ce que les mots laissaient d'imprécis et que seul le dessin pouvait rendre évident. J'ai lu ces trois cahiers, les ai rangés dans une boîte avec des photos qui avaient un rapport avec cette époque. Je me suis dit qu'un jour j'en ferais quelque chose, que je raconterais tout ça en mettant des images sur son texte...

Le temps a passé. La maladie, l'hôpital... La mort. Quelques heures avant de disparaître, au sortir d'un anéantissement



comateurs, ses dernières paroles... Le voilà dans son char, au bord d'un canal. Un petit canon allemand de 37 mm s'apprête à lui tirer dessus. Il a du mal à extraire je ne sais quel projectile de la chambre de tir du canon de son char pour le remplacer par un autre obus. Il a juste le temps de détruire le canon allemand... Il y était donc toujours et encore, dans son petit char, avec son mécano pas très causant. Le fait qu'ils aient écrasé les servants du canon me glaçait d'horreur lorsqu'il racontait cet épisode... Donc, peu de temps avant de mourir, il était toujours au bord de ce sinistre canal de la Sambre à l'Oise, que je suis allé repérer, il y a quelques années.

Je me suis rendu compte à quel point ces moments dramatiques l'avaient marqué... À vingt-cinq ans, alors qu'on est encore un môme ! J'ai compris beaucoup plus tard, après avoir franchi cette période de l'adolescence où j'étais en conflit avec mon père, lui reprochant son passé militaire, j'ai compris, donc, à quel point ces années terribles avaient compté pour lui, dont la jeunesse avait été confisquée, volée, pourrait-on dire... 4 ans et 8 mois de captivité, le froid, la faim, la survie, et surtout l'amertume qui fera de lui à vie un homme meurtri, aigri, coléreux, honteux... Un vaincu, un perdant revenu de tout... Ce n'était pas très épanouissant, pour le gamin que j'étais alors, d'évoluer aux côtés d'un type en pétard du matin au soir. Mais il pouvait aussi se montrer tendre et plein d'humour. Épris de perfection, il s'insurgeait à tout propos contre l'amateurisme et détestait les administrations, quelles qu'elles soient. Je lui suis reconnaissant de m'avoir inculqué le goût du travail bien fait et une certaine forme d'exigence pouvant aller parfois jusqu'à l'obsession. Je l'ai vu bricoler des journées entières dans son atelier, au sous-sol de la maison, recommencer inlassablement telle ou telle pièce de mécanique pour un modèle réduit de machine à vapeur, et aller compter le nombre des bouchonnages sur le moteur d'une Bugatti Grand Sport qu'il reproduisait à petite échelle. Je suis allé lui acheter des vis et du matériel sophistiqué chez des spécialistes de ce genre d'outillage. Je suis allé, armé d'un mètre de couturière,

prendre les dimensions des patins d'une chenille sur un char Renault FT exposé près d'un escalier, aux Invalides. C'était donc un type précis, rigoureux, jamais approximatif.

J'ai lu ses cahiers, je les ai mis de côté, il est mort. Que l'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas d'un journal tenu au jour le jour au Stalag, mais de souvenirs consignés à ma demande, 40 ans plus tard. Combien je regrette de ne pas lui avoir posé certaines questions alors qu'il en était encore temps.

Des questions qui resteront sans réponse... En quoi consistaient les escroqueries de la Trésorerie ? Comment as-tu fait pour faire comprendre à Zette que tu avais besoin d'une boussole, d'une carte, de marks, et de diverses autres choses pour ton évasion ?

Les « Teutons », les « Boches », les « Fritz », les « Frisés », les « Fridolins », les « Schleus »... Eh oui, c'étaient les mots des prisonniers pour désigner leurs geôliers, qui pouvaient à tout moment devenir des tortionnaires, des assassins. Les adeptes du politiquement correct doivent comprendre que nos pères n'étaient pas en train de vivre une histoire d'amour avec l'Allemagne et que l'heure de la réconciliation n'avait pas encore sonné.

J'ai beaucoup parlé et abruti mes proches avec le Stalag IIB, Poméranie orientale.

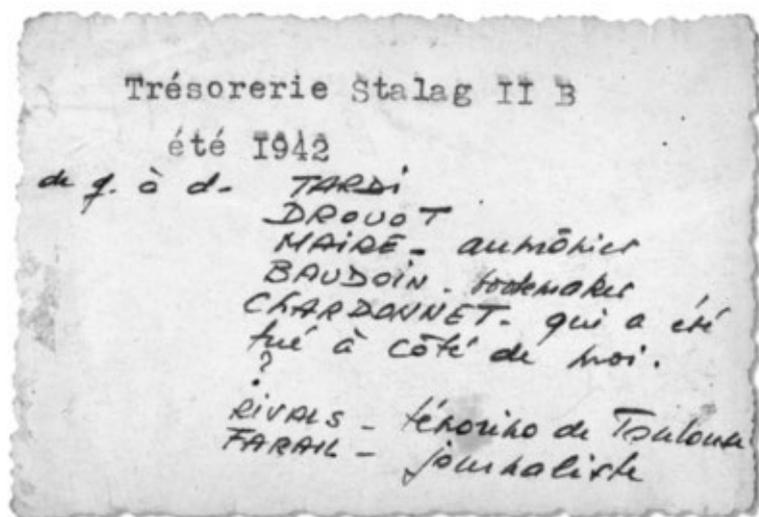
Je remercie Dominique, ma femme, pour m'avoir aidé à préciser le cadre du récit de mon père par des recherches photographiques – il faut recommander, entre autres, les archives du site web « Stalag IIB, Hammerstein-Czarne en Pologne » –, et pour avoir, en préfaçant ce livre, nourri et recoupé le récit de René, mon père, avec les souvenirs de Jean, le sien... Ils auraient pu se croiser au Dulag XIID, à Trèves... J'ai fait en sorte que ce soit le cas. C'est la seule entorse que je me sois permise à la réalité des faits.

Merci à ma fille Rachel, et à mon fils Oscar pour le temps passé à certaines recherches documentaires.

Remerciements à Hildegard et Michel Gosselin pour leur assistance linguistique depuis Nuremberg, à Didier Comès depuis Malmédy dans les Ardennes belges, à Benjamin Legrand pour une ligne de jurons totalement d'époque, au bon Docteur Sichère et à son ami, M. Claude Gillet, collectionneur d'arrache-patates et de tracteurs Lanz, également d'époque.

Et bien sûr, merci à Jean-Pierre Verney, mon poilu préféré : « Dessine plutôt un MP38 », qu'il m'a dit l'autre jour, « le StG44, c'est trop gros pour le Stalag ! »

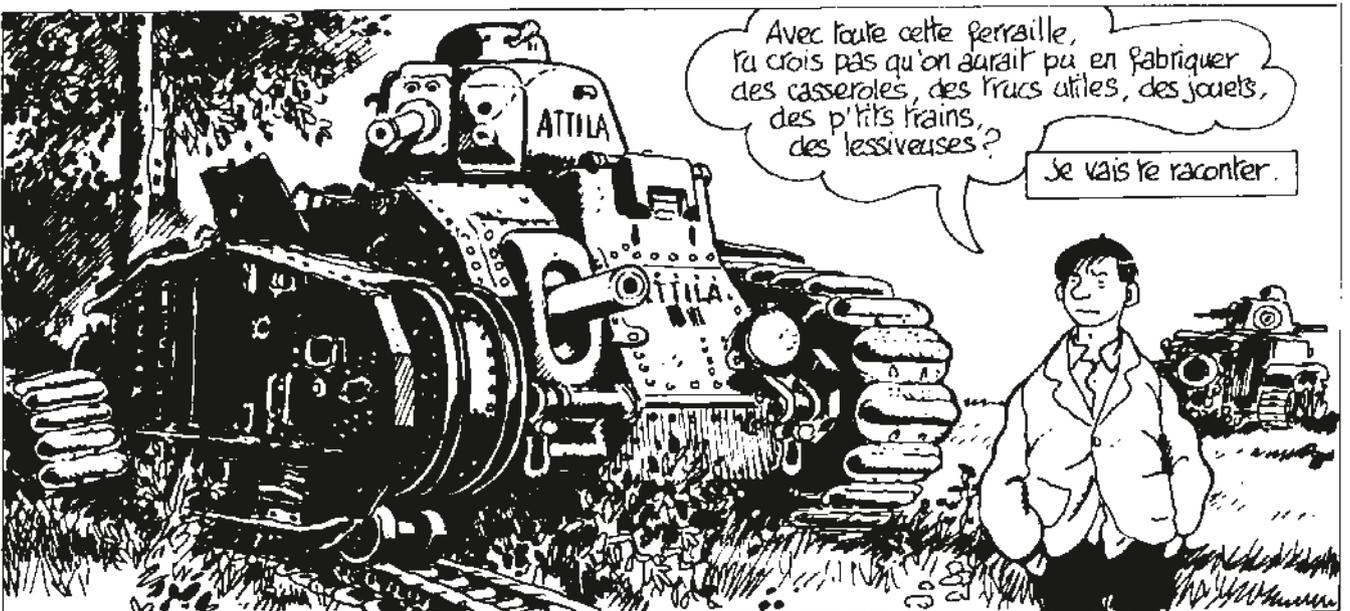
TARDI





Nos chefs magnifiques nous avaient donné l'ordre de découvrir l'ennemi et de le détruire. Ça au moins, c'était du limpide, même pour les plus limités d'entre nous! C'était de l'avoine pour les bovins! C'était du militaire!





Le 30 janvier 1933, j'allais sur mes 18 ans ; c'est alors qu'Adolf HITLER, chancelier du III^e Reich, arriva au pouvoir et que la vie commença à basculer.



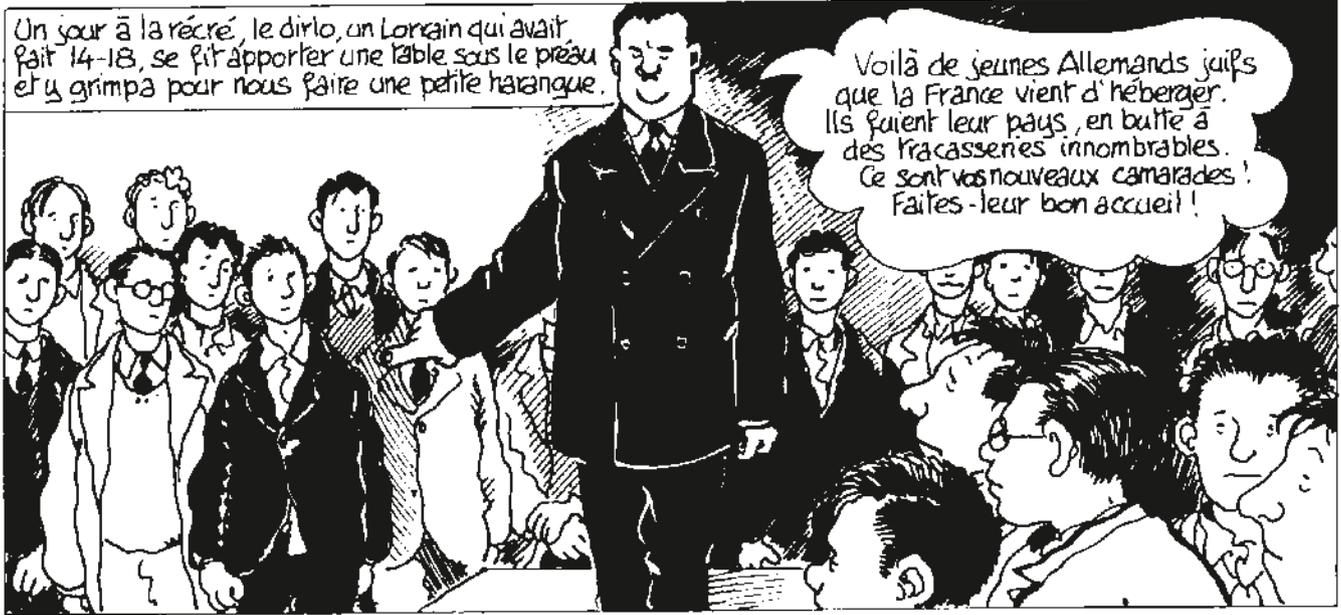
Ce n'était que rencontres d'hommes d'État... Le début de démonstrations de force, et prétention à l'élargissement d'un territoire qui ne pouvait plus contenir que difficilement 70 millions d'Allemands dans un espace plus étroit que la France pour 40 millions d'individus. Ce fut le "Drang nach Osten" - la ruée vers l'Est.



Pourquoi ne pas annexer ces merdeux pays, berceaux de désordres et de conflits latents, qu'étaient : Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumanie et Ukraine ? La Bulgarie se faisait oublier. Quant à l'Ouest, impensable d'y prendre pied. Les Allemands n'auraient pas si facilement la Grande-Bretagne et la France. Voilà le climat au moment de l'arrivée au pouvoir d'Adolf HITLER.



Un jour à la récré, le dirlo, un Lorrain qui avait fait 14-18, se fit apporter une table sous le préau et y grimpa pour nous faire une petite harangue.



Voilà de jeunes Allemands juifs que la France vient d'héberger. Ils fuient leur pays, en butte à des fracasseries innombrables. Ce sont vos nouveaux camarades! Faites-leur bon accueil!

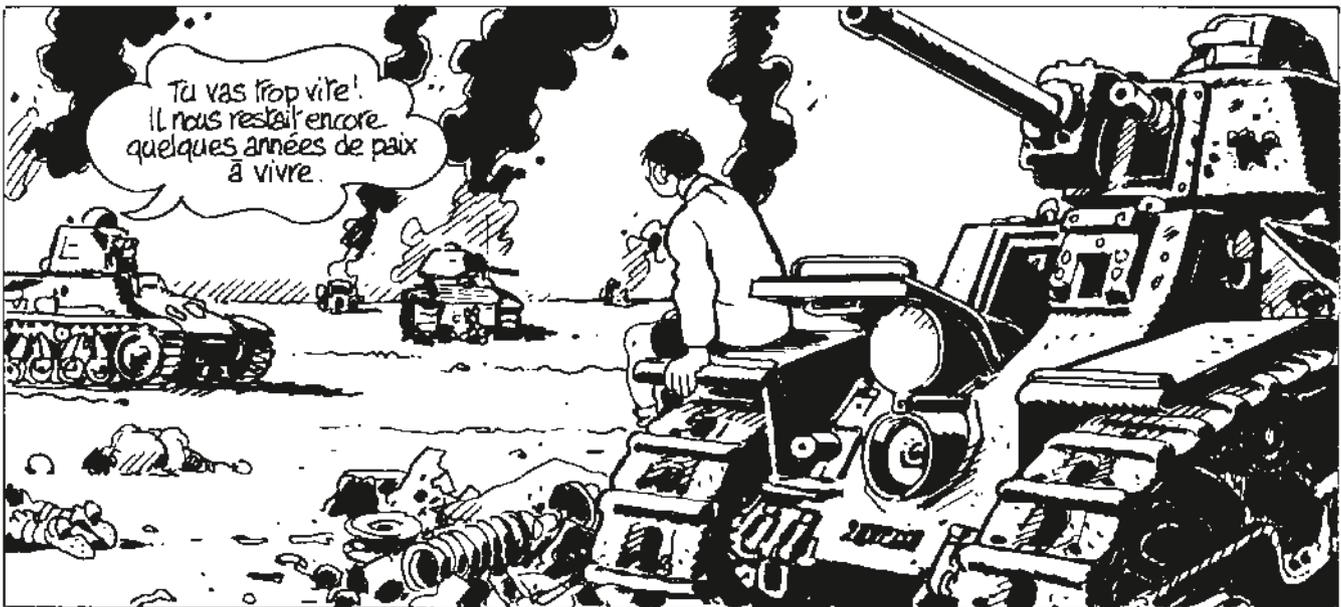
Je suis devenu pote avec l'un d'eux, WASSERMANN, pour déconner on l'appelait WATERMAN, comme la marque de l'encre de nos stylos. On ne lui a jamais demandé s'il était circoncis. Après la guerre je l'ai recherché, mais je n'ai jamais plus entendu parler de lui, ni d'aucun autre.



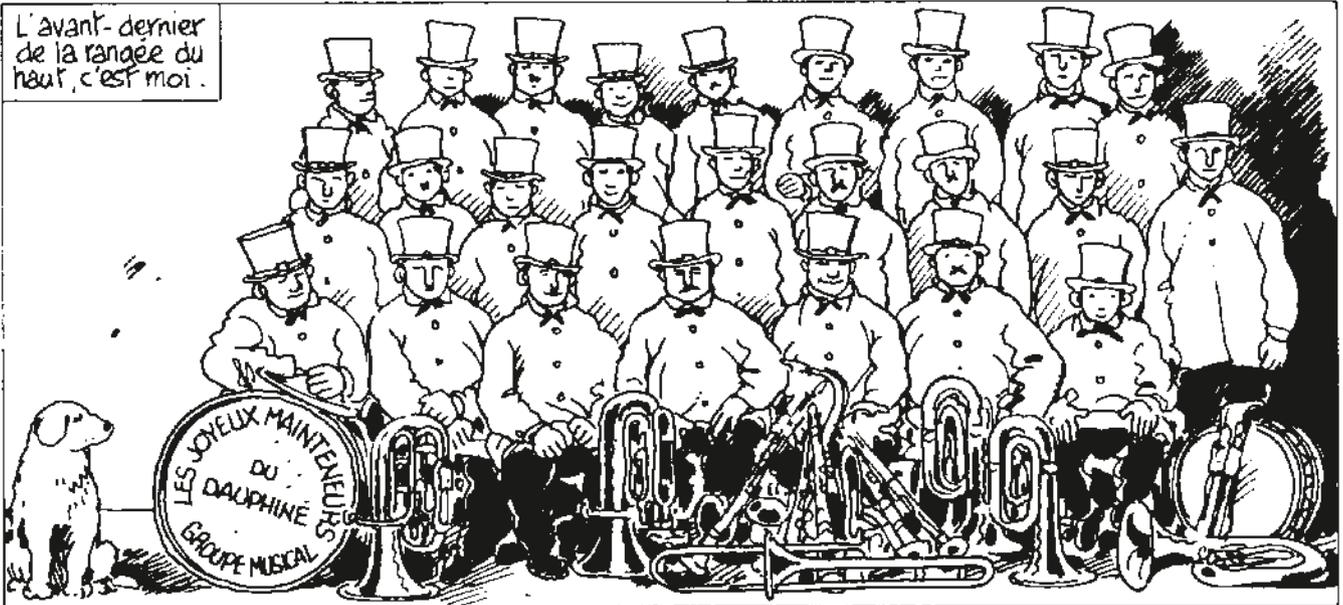
Ils ont certainement été remis aux nazis par la police française sur dénonciation d'une concierge...

... Et transportés gratuitement par la S.N.C.F.!

Tu vas trop vite!
Il nous restait encore
quelques années de paix
à vivre.



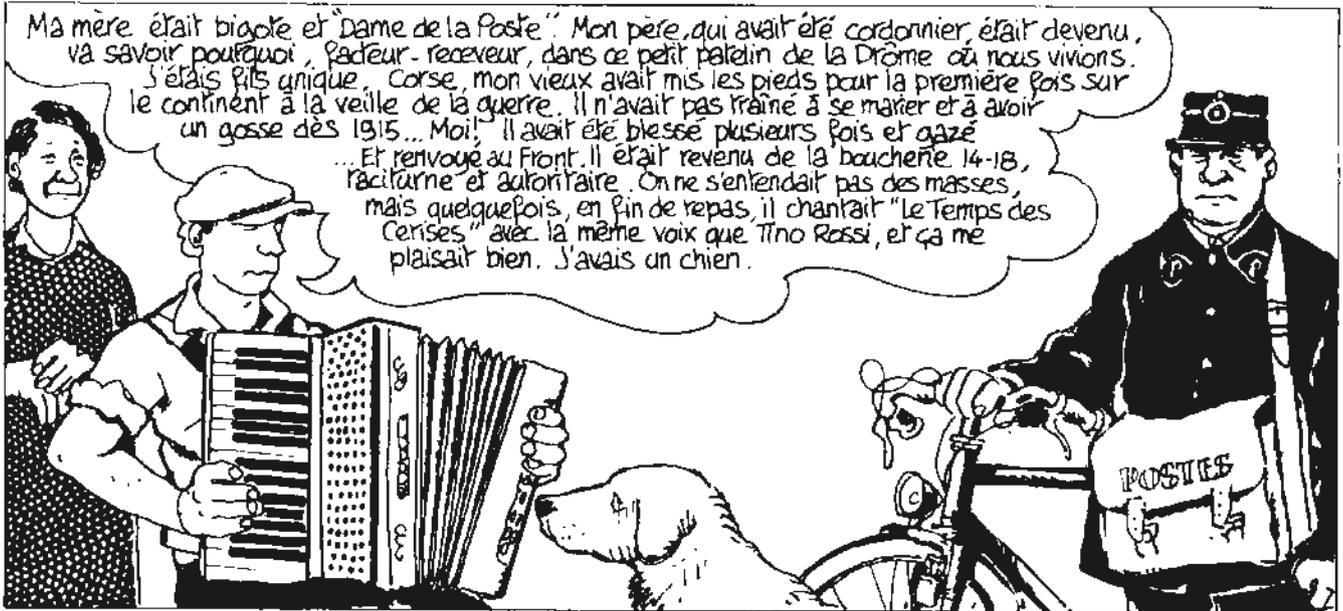
L'avant-dernier de la rangée du haut, c'est moi.



Je jouais de la clarinette avec l'harmonie municipale. Je râlais aussi un peu de l'accordeon et je bricolais à la mandoline!



Ma mère était bigote et "dame de la Poste". Mon père, qui avait été cordonnier, était devenu, va savoir pourquoi, facteur-receveur, dans ce petit patelin de la Drôme où nous vivions. J'étais fils unique. Corse, mon vieux avait mis les pieds pour la première fois sur le continent à la veille de la guerre. Il n'avait pas traîné à se marier et à avoir un gosse dès 1915... Moi! Il avait été blessé plusieurs fois et gazé... Et renvoyé au Front. Il était revenu de la boucherie 14-18, racé et autoritaire. On ne s'entendait pas des masses, mais quelquefois, en fin de repas, il chantait "Le Temps des Cerises" avec la même voix que Tino Rossi, et ça me plaisait bien. J'avais un chien.





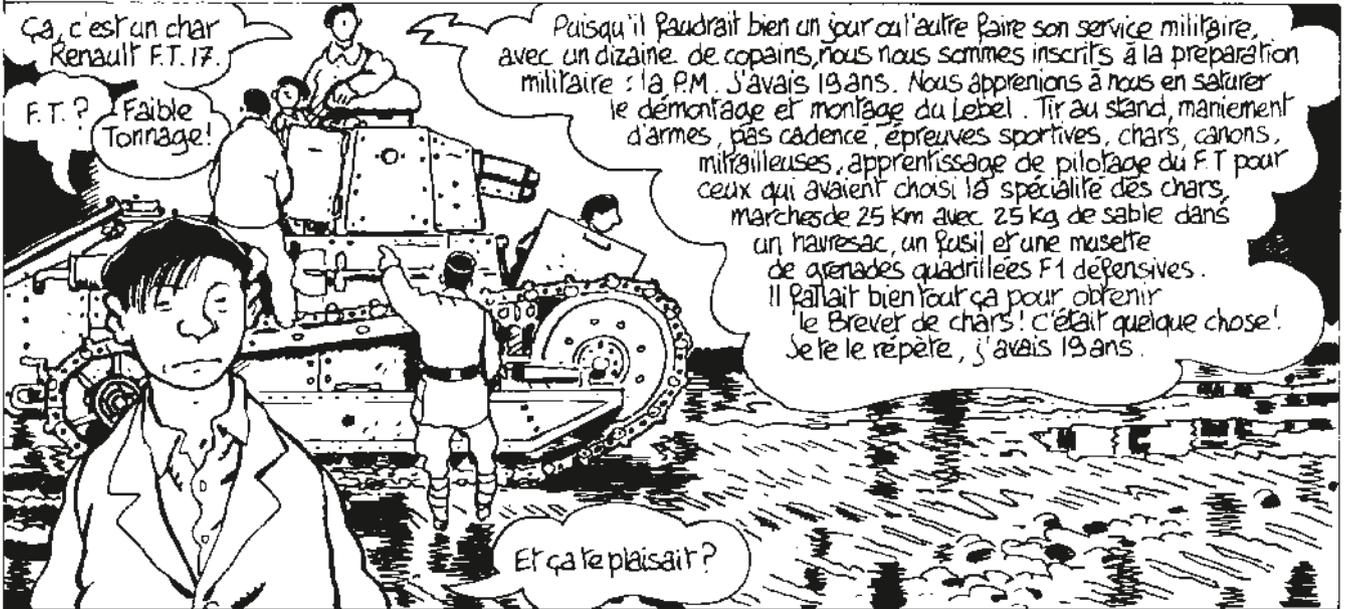
Malgré les signes avant-coureurs les plus évidents, nous faisons l'afrique. Nous avions gagné 14-18 petitement, d'un quart de poil de cul, certes, et de plus, grâce à un sacré coup de main de nos alliés, mais nous étions convaincus d'être les plus forts. Il y avait toujours l'Entente Cordiale avec l'Angleterre qui avait des colonies à gogo. La France possédait, elle aussi, un empire colonial consistant une chouette réserve de mobilisables... Ça en faisait du monde! À l'école, on ne cessait de nous répéter que dans tous les domaines nous étions les plus balèzes. Nous avions eu DESCARTES, BOILEAU, etc., etc., donc nous étions les plus forts et personne n'aurait l'outrecuidance de venir nous chatouiller. Voilà ce qu'on inculquait aux Français de l'époque. Alors on n'y revient pas!



Étant donné que chaque "sujet" de nos colonies avait pour ancêtre un Gaulois, nous étions assurés de son enthousiasme à venir joyeusement verser son sang pour la France qui le faisait marcher à la tréque! Comme tu le vois, l'école de la République remplissait merveilleusement sa fonction.

Ça, c'est un char Renault FT.17

F.T.? Faible Torillage!



Puisqu'il faudrait bien un jour ou l'autre faire son service militaire, avec un dizaine de copains, nous nous sommes inscrits à la préparation militaire : la P.M. J'avais 19 ans. Nous apprenions à nous en saturer le démontage et montage du Lebel. Tir au stand, maniement d'armes, pas cadence, épreuves sportives, chars, canons, mitrailleuses, apprentissage de pilotage du FT pour ceux qui avaient choisi la spécialité des chars, marches de 25 km avec 25 kg de sable dans un harnasac, un fusil et une musette de grenades quadrillées F1 défensives. Il fallait bien tout ça pour obtenir le Brevet de chars! C'était quelque chose! Je te le répète, j'avais 19 ans.

Et ça te plaisait?

J'te comprends pas! Je t'ai toujours entendu vomir sur l'Armée!



Tu commences à m'emmerder! Je n'avais pas encore choisi l'Armée, et puis je ne pouvais imaginer l'immense incompetence dont nos chefs allaient faire preuve et par là même ébouir le monde entier! Si j'ai fait la P.M, c'est que nous n'y couperions pas avec ce fuy furieux d'HITLER. De plus, on pouvait choisir son régiment et pour nous c'était idéal, parce qu'avec Henriette, nous projetions de nous marier un jour.





La mère de Zette, Berthe, fille-mère et épicière, s'était mariée assez vite avec Celestin ARCHIBALD, le meilleur pote de franchée de son mari. COLLIN, lui, était resté dans la Somme, à tout jamais refroidi dans le fond d'un entonnoir, au milieu d'un champ de betteraves bouleversé par l'artillerie allemande. Il n'avait que vingt-deux ans et jamais connu sa fille... Putain de guerre!



Mon vieux ne m'en parlait pas de sa guerre - "La Grande Guerre" - je n'aurais pas pu comprendre. Pour lui, tous ceux qui ne l'avaient pas faite ne pouvaient pas comprendre. Pour moi, c'était une boucherie d'une brutalité inouïe que j'avais du mal à imaginer. Par contre, ce que je voulais nettement, c'est qu'on allait remettre ça!

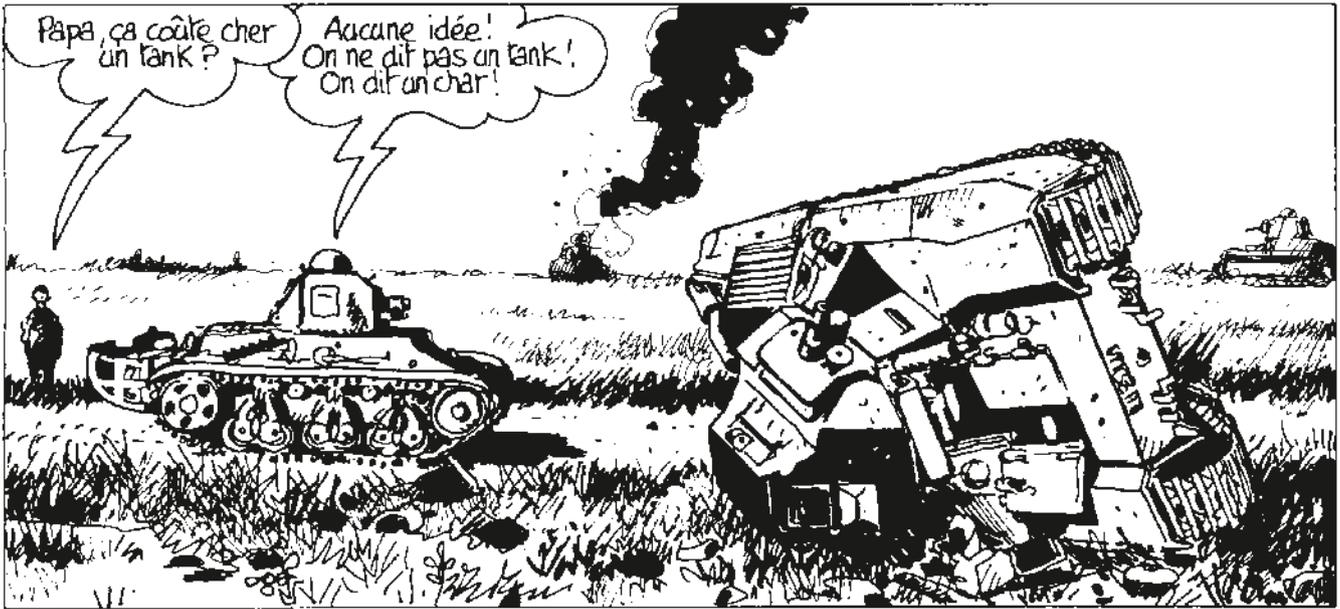


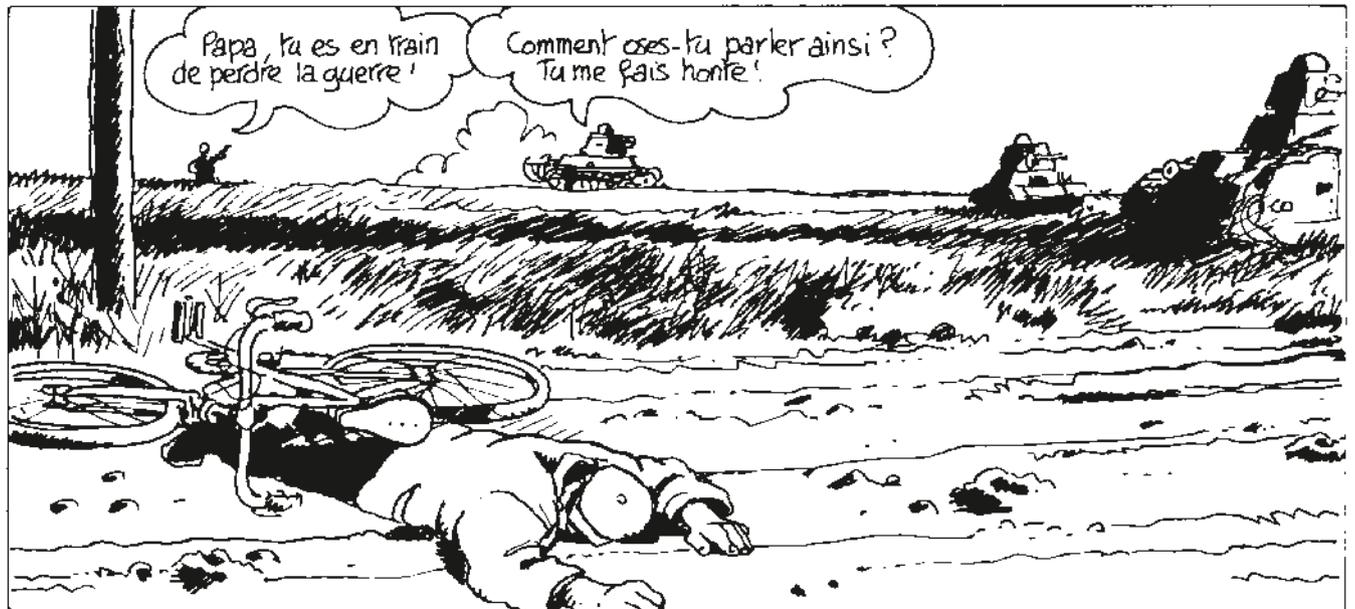
Celestin, le second mari de l'épicière, était coiffeur itinérant, pourrait-on dire, parce qu'il allait rafraîchir les culs-terreux dans leurs fermes, dans la boue, dans la bouse. Quelques fois il coupait les douilles, tard le soir, dans la cuisine de l'épicerie. Basile apprenait le métier.

Basile?

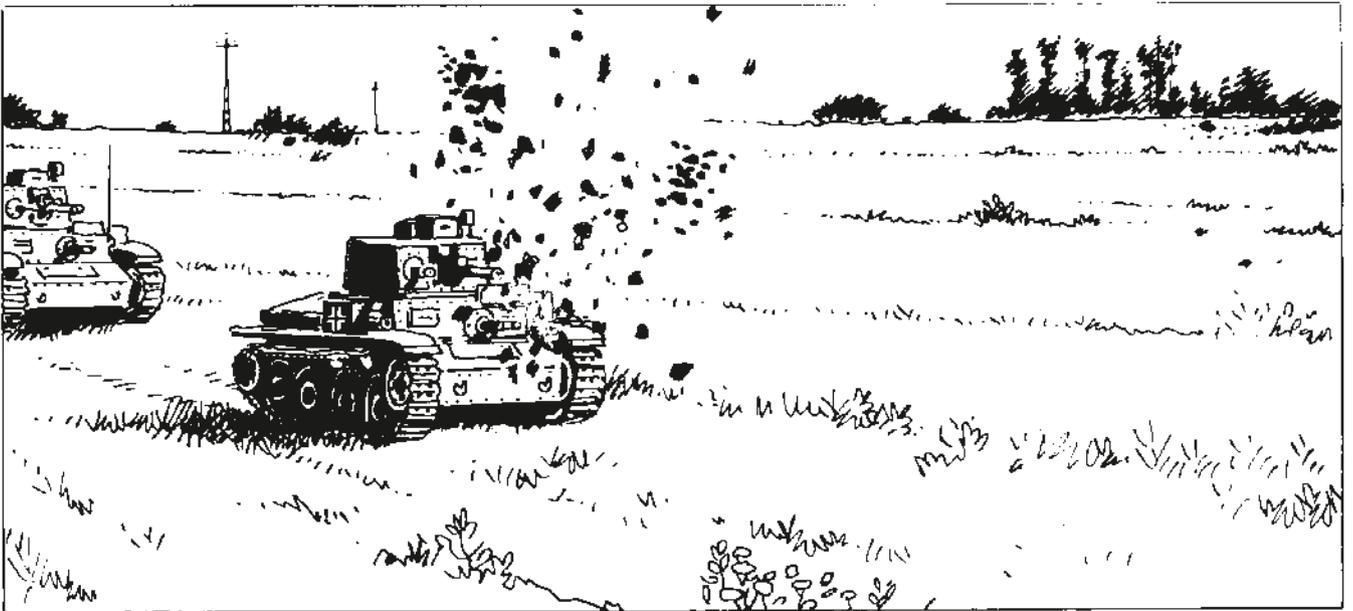
De ce deuxième lit était sorti Basile, le demi-frère chouchuté par le beau-père de Zette, forcément, puisque c'était la chair de sa chair!

Il n'est pas resté longtemps avec nous, Celestin. Si tôt sorti de sa franchée après avoir échappé à l'upérite et aux poux, il avait déposé définitivement sa tondeuse, bouffée jusqu'à l'os par un cancer. Il m'a coupé les cheveux une fois, c'est tout.

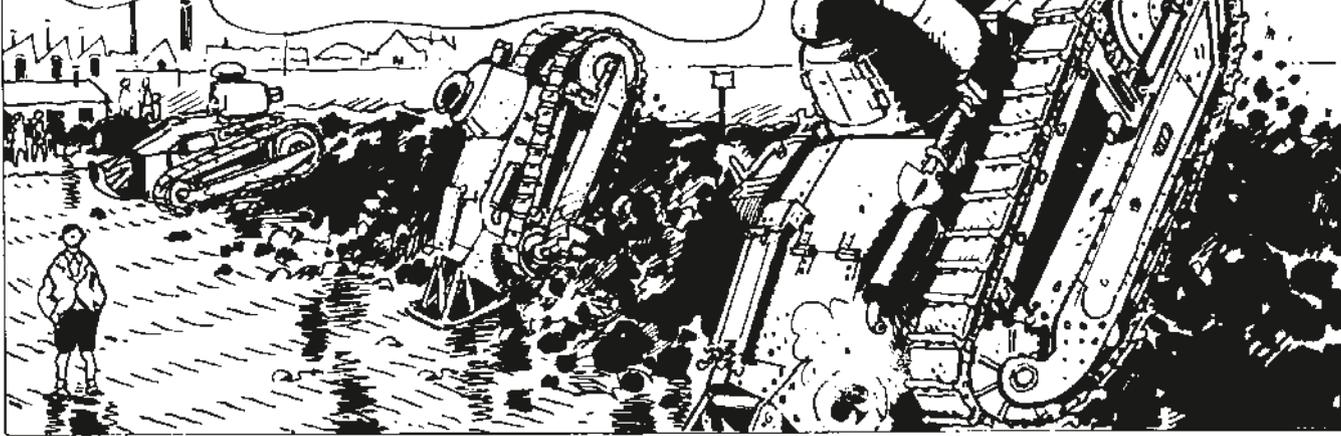








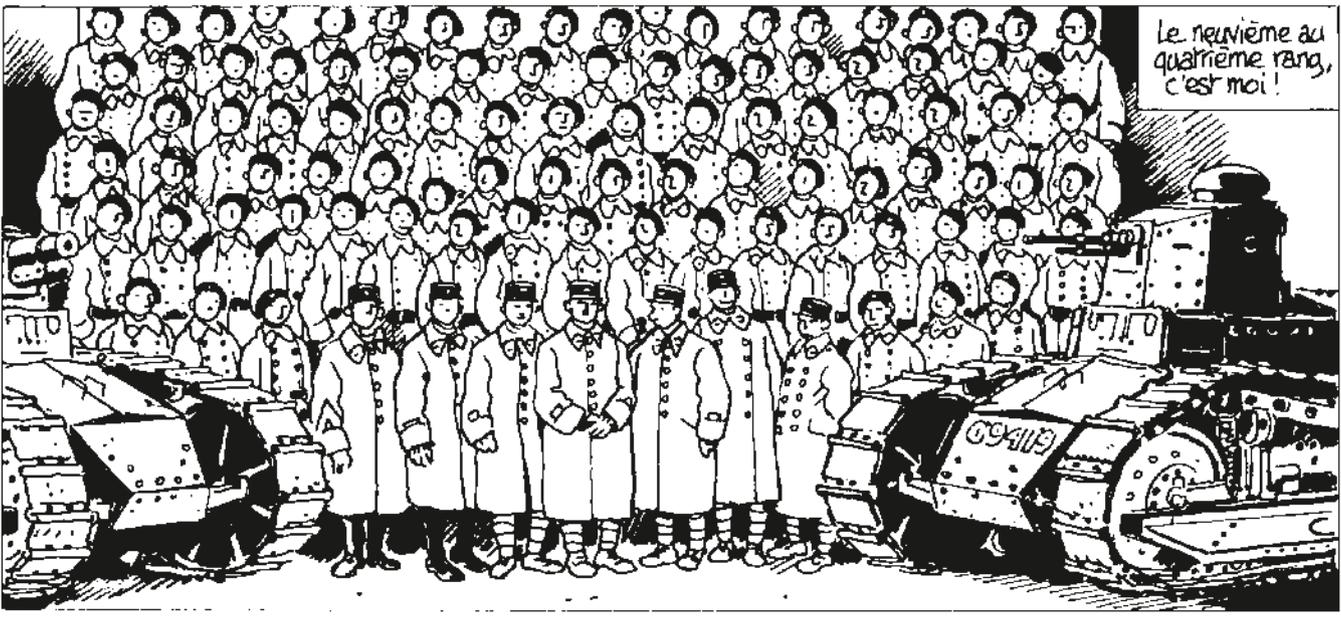
En octobre 1935, je fus incorporé à Valence, au 504^e régiment de chars de combat et d'emblée, versé au peloton des élèves caporaux. Séparé des copains et de la masse des appelés, nous étions cantonnés dans un bâtiment à part et soumis à une discipline stricte. Pas de défaillance, ni de négligence dans la tenue. Sur le terrain de manoeuvre nous poussions notre apprentissage du char, des moteurs, de l'armement, du tir, la manoeuvre, l'utilisation du terrain, et tout le reste...



Nous pensions être la plus puissante armée du monde, mais nous faisons nos classes sur des casseroles datant de la première guerre mondiale. Du vieux matériel pour une vieille armée de futurs jeunes vaincus! Ça, je l'ai compris plus tard. En 35 on croyait avoir encore du temps devant nous...



La possibilité de mourir brûlé vif dans un cercueil en acier monté sur des chenilles, tu l'avais envisagée?



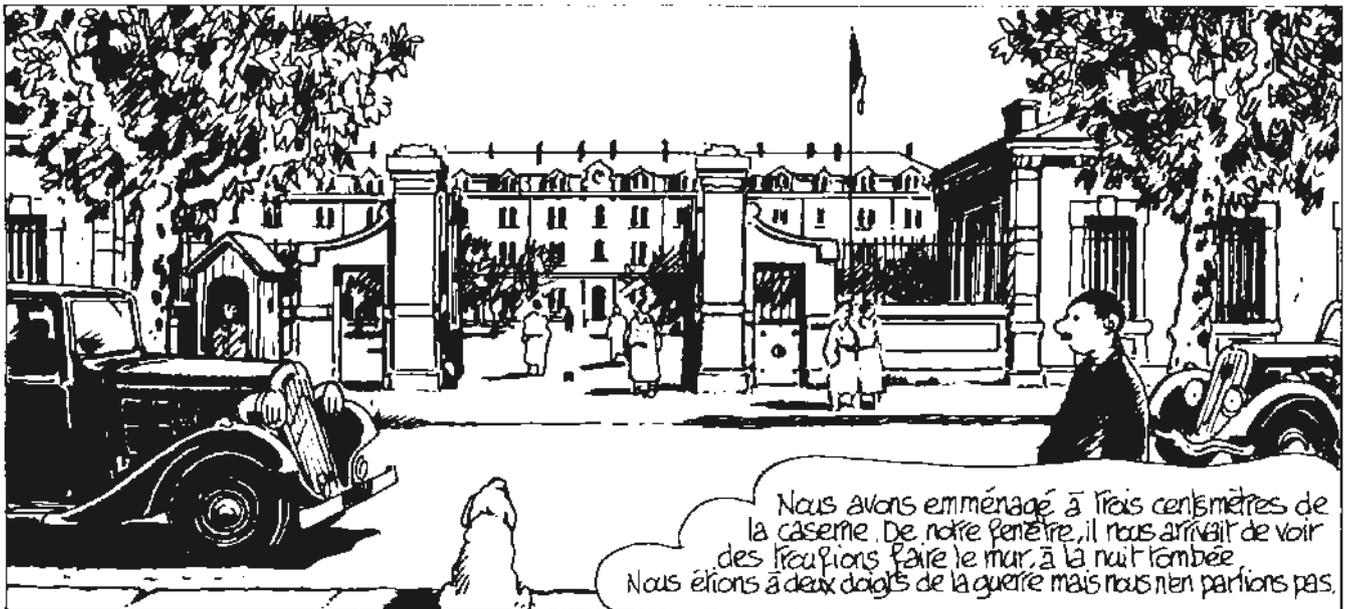
Le neuvième au quatrième rang, c'est moi!

Le 7 septembre 1937, Zette et moi, nous nous sommes mariés. Sur la photo on voit des militaires, mais nous n'avions pas honte.



Tu n'as pas répondu à ma question. Choisir les chars... l'idée de crever carbonisé, coincé dans ce truc, ça te foutait pas les jetons ?

Mais, bordel de merde, c'était la possibilité de faire griller à petit feu des putains de nazis que j'avais envisagée ! Et c'est pour ça que j'étais là ! ... Mais tout à fait, par la faute des cons qui nous dirigeaient !

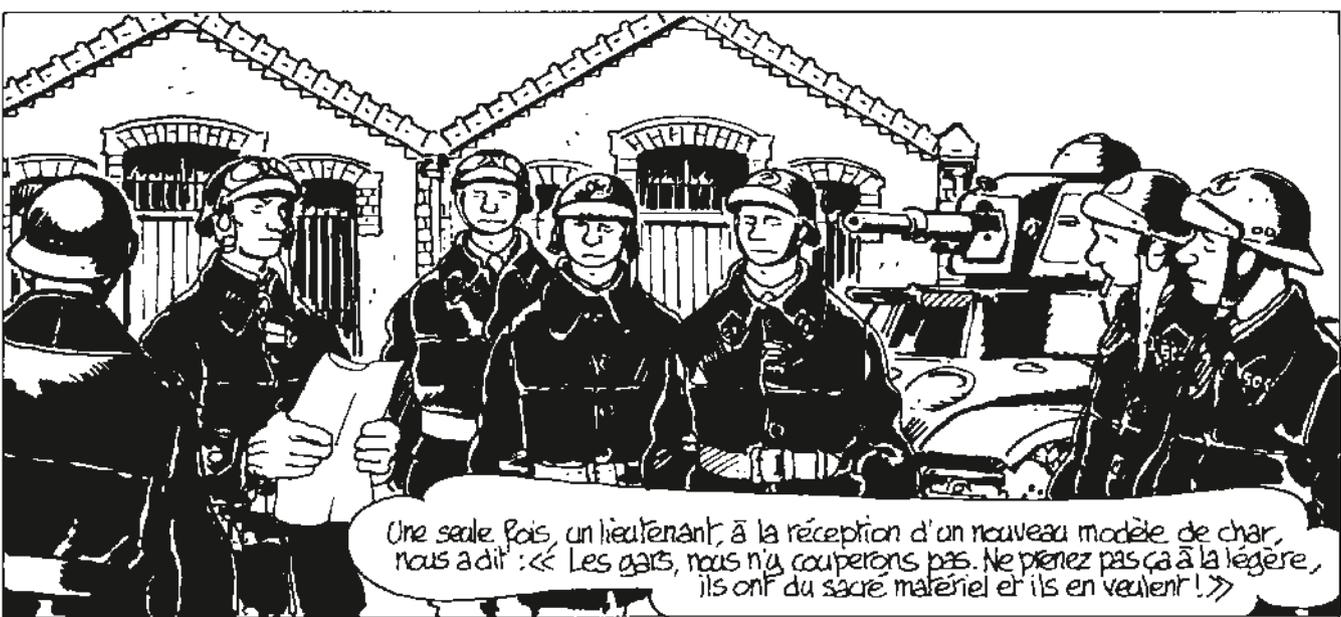


Nous avons emménagé à trois centimètres de la caserne. De notre fenêtre, il nous arrivait de voir des troupes faire le mur, à la nuit tombée. Nous étions à deux doigts de la guerre mais nous n'en parlions pas.

La vie de garnison s'écoulait avec les corvées, l'instruction aux soldats, les manœuvres et les services de place : service en ville, en gare, en passant par les bordels et la cartouche. Nous ne parlions pas de la guerre à venir. A la caserne, pas de politique ! Évoquer le journal "l'Humanité", par exemple, aurait été un motif très grave de punition. Nous n'avions pas à donner notre opinion mais seulement à obéir. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle l'armée française : "La grande muette".



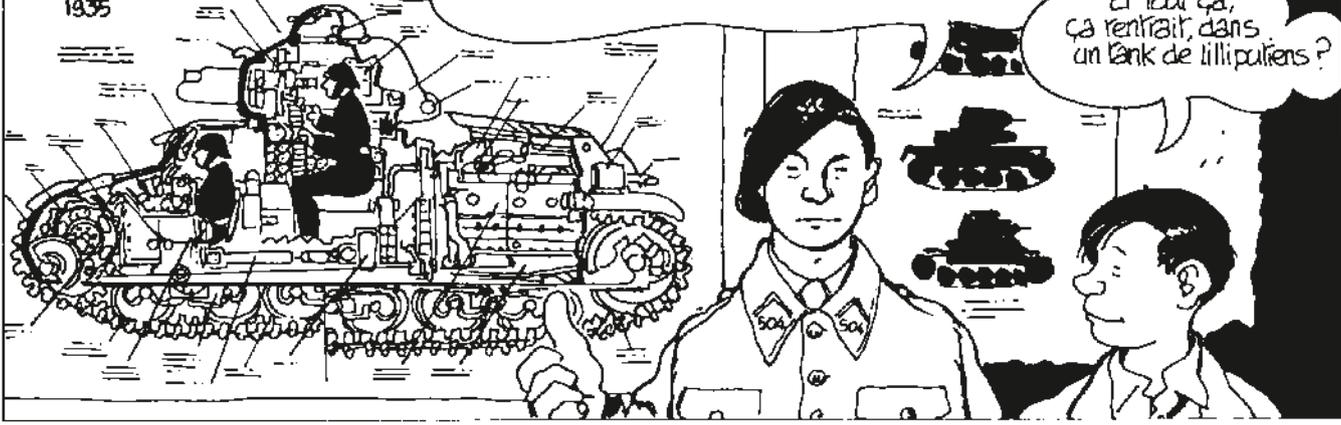
Fermer la gueule et obéir à des cons, ça te plaisait ?



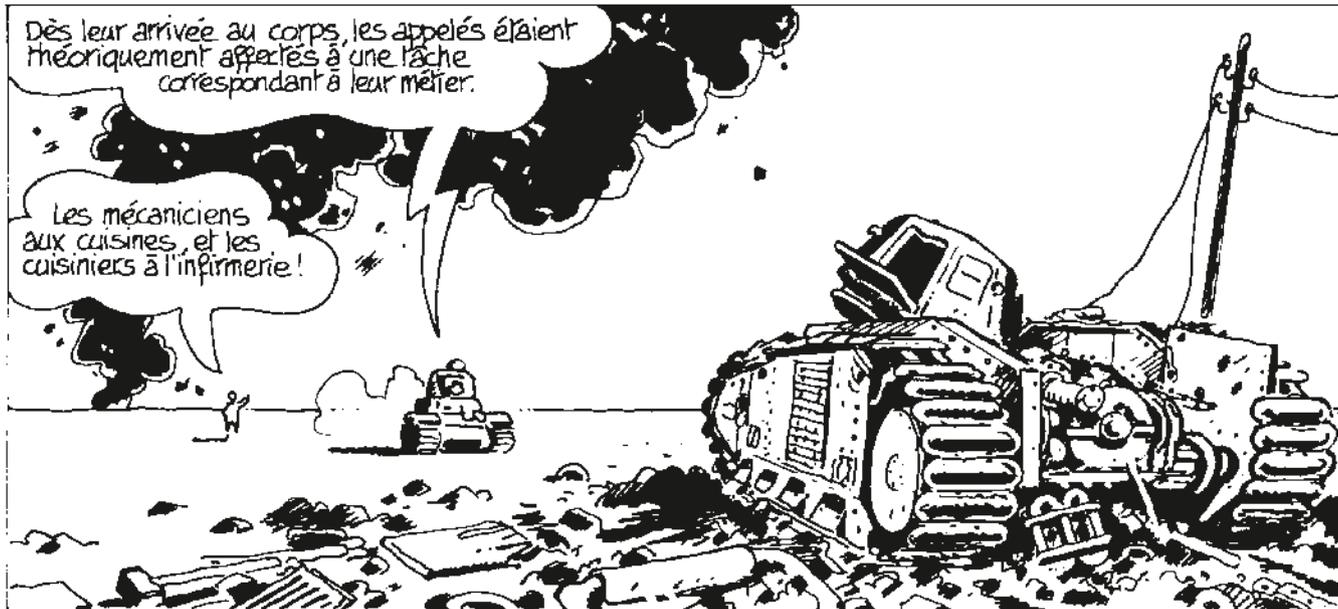
Une seule fois, un lieutenant, à la réception d'un nouveau modèle de char, nous a dit : « Les gars, nous n'a couperons pas. Ne prenez pas ça à la légère, ils ont du sacré matériel et ils en veulent ! »

Ça ne nous a pas impressionnés outre mesure. Dans la salle des silhouettes, nous avons comparé les épaisseurs de blindage, les vitesses et l'armement de leurs chars avec les nôtres. Pour l'époque, nos blindés étaient meilleurs, mais les Allemands étaient équipés d'un canon antichars, le 88, que nous n'avions pas. Dans nos petits engins à deux places, le chef, à lui tout seul, était radio, chargeur, tireur et quelquefois mécano.

HUNGARIS 1935

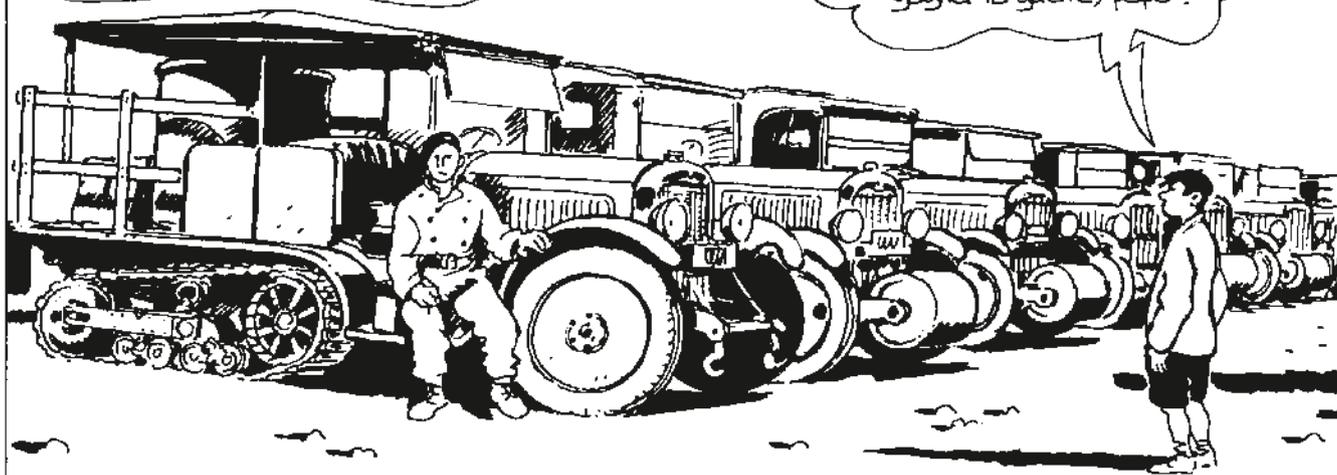


Et tout ça, ça rentrait dans un tank de lilliputiens ?



Durant ces mois d'avant-guerre, je fus envoyé à Beuil, au-dessus de Nice, pour essayer des autochenilles Citroën. Maintenant, j'étais passé sergent.

C'est quand même pas avec ce matériel que tu espères gagner la guerre, papa ?



Je fus l'un des deux premiers pilotes de char à traverser le Rhône sur des portières.

Des portières ?

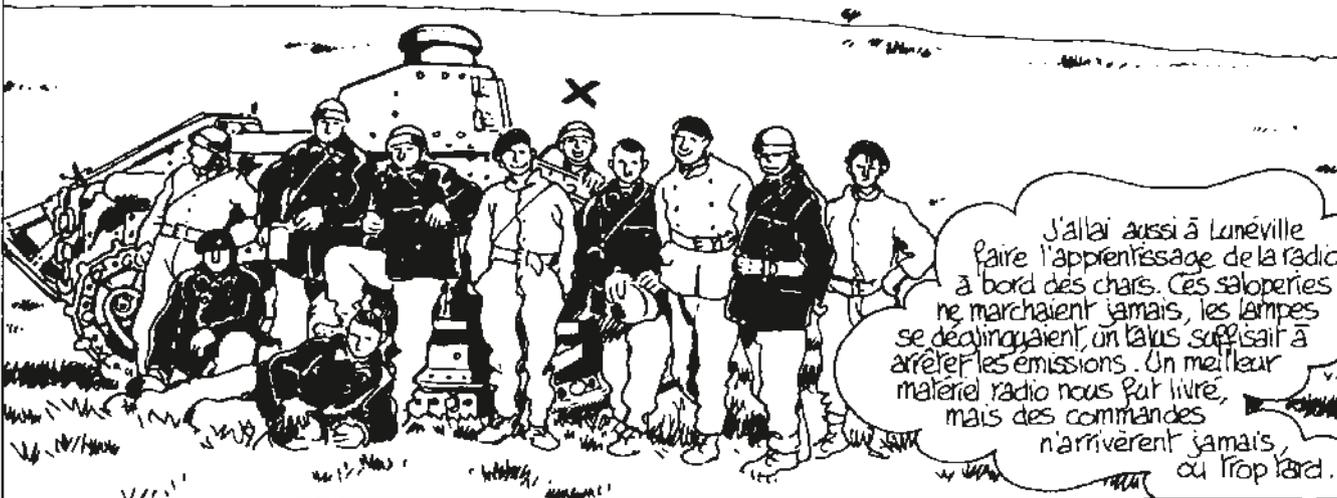
Des barques reliées entre elles qui supportent un chemin de roulement de grosses poutres.

Crois-moi, il y avait un vague de courant !



Comme chaque année, je fus expédié au camp du Larzac pour y instruire des réservistes. J'y croisai mon cousin Robichon.

J'allai aussi à Lunéville faire l'apprentissage de la radio à bord des chars. Ces saloperies ne marchaient jamais, les lampes se dévinaient, on talus suffisait à arrêter les émissions. Un meilleur matériel radio nous fut livré, mais des commandes n'arrivèrent jamais, ou trop tard.





Il faut que tu comprennes que le Traité de Versailles de 1919, ce diktat conclu pour faire payer les Prussos - d'humiliation en inflation, de chômage en amertume - avait installé tous les éléments favorables à l'avènement d'un sauveur national. C'est alors qu'Hitler pointa son groin.

Ses harangues racistes, xénophobes, démagogiques et hystériques étaient agrémentées de grandioses parades au pas de l'oeil et de ridicules retraits aux flambeaux. Après un sérieux redressement militaire et une réoccupation de la Rhur, le petit caporal autrichien à tout de suite trouvé son public, d'autant plus qu'il prônait la "justice sociale", le relèvement national et qu'il désignait les ennemis de l'intérieur : les capitalistes, les communistes, les juifs ... On connaît la suite.

Papa, tu en sais des choses ... Tu parles comme un manuel d'histoire.



Mais c'est en 1938 qu'on l'a nettement vu venir, Adolf. Au mois de mars : l'Anschluss, c'est-à-dire l'Autriche reliée au Reich. Le 2 mai : "l'affaire des Sudètes". En septembre, Chamberlain et Daladier se résignent, à Munich, au rattachement de ce morceau de Tchécoslovaquie à l'Allemagne, et c'est pas fini...

En mars 1939, ce sera l'invasion brutale de ce qui reste de la Tchécoslovaquie.
Le 23 août, Hitler, qui avait pourtant désigné les communistes
comme des ennemis, fait alliance avec Staline.



Adolf va pouvoir évoluer à sa guise, sans avoir à craindre une éventuelle
intervention ruskoffe à l'Est. Il ne perd pas de temps: le 1er septembre 39, il envahit
la Pologne. Les Soviétiques pénétreront à leur tour dans ce pays, dix-sept jours plus tard.
Le 3 septembre à 17 heures, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne.



La France, trop sûre d'elle, n'était pas prête. Du 3 septembre au 10 mai 1940, il ne se passe rien.
Nous ne profitions bien sûr pas de ce délai de neuf mois pour nous organiser.
Les Allemands ne bougent pas, nous ne bougeons pas, nous attendons.
C'est la "drôle de guerre". Et puis, à la date choisie par eux, le 10 mai, c'est l'offensive, le 13,
les Fridolins rentrent chez nous comme dans un camembert bien fait,
bien que, par endroits, une résistance acharnée tente de les repousser.
Des soldats français se sont quand même battus et bien battus, mais
rien ne peut arrêter l'élan de la Wehrmacht. Le 22 juin c'est l'Armistice,
Paris occupé, Adolf au Trocadéro.



On nous fit creuser des tranchées en zigzag dans la cour du quartier. Un jour, je fus chef de pièce d'une mitrailleuse Hotchkiss 8 mm, montée en DCA. Nous ne vîmes jamais un avion ennemi survoler la vallée du Rhône et nous prenions ce boulot plutôt à la rigolade.

Le jour J, nous avons dû déménager de la caserne et nous installer à 10 km, pour faire place aux réservistes et aux appelés qui, une fois équipés en matériel, dégageaient et laissaient la place à d'autres.



Quinze jours plus tard, un beau dimanche après-midi, nous embarquâmes à la gare de marchandises. Les bons bourgeois valentinois nous regardaient passer sans aucune émotion apparente. Ils souriaient, ces braves gens qui, dans moins d'un an, allaient faire du marché noir et devenir des B.O.F. opulents.



Des B.O.F. ?

Beurre, Oeufs, Fromages... Marché noir, maquilles et gros profits. Crois-moi, ces salopards vont s'en mettre plein les poches !

Il y avait du monde à la gare d'embarquement. Henriette était là et je restai avec elle le plus tard possible, à l'écart des autres.



Le train partit dans la nuit avec ses 50 chars et le matériel d'accompagnement.



La "Siegfried Linie" se renforçait vingt-quatre heures sur vingt-quatre à cadence accélérée, tandis que la "Ligne Maginot" prenait du retard. On respectait les horaires de travail, et le dimanche, les bidasses prenaient des bains de soleil sur les glacis, pendant que des dames de charité plantaient des rosiers pour égayer le vilain béton armé, lui aussi.



Le convoi qui était lourd et lent, de temps à autre se garait pour laisser passer les trains plus rapides. Aux environs de Lyon, je fus terrassé par une chiasse à décorner les bœufs.



Profitant d'un arrêt dans une gare, je quittai mon wagon et je forçai
me soulager derrière une pile de traverses.

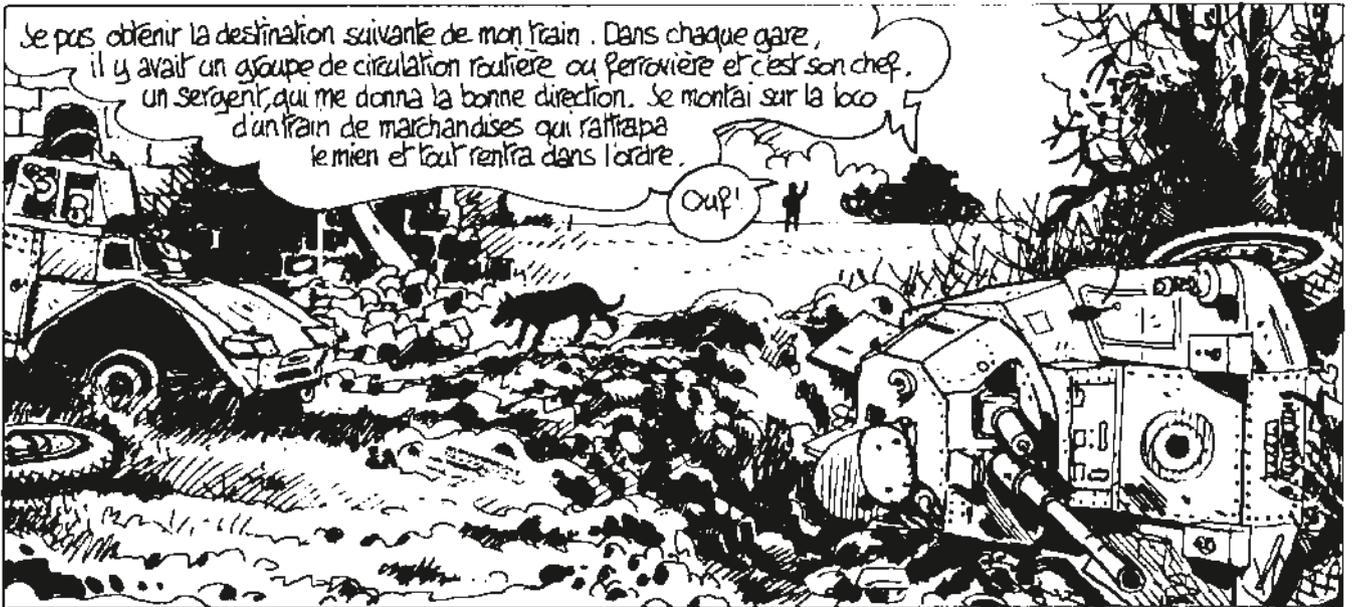
Papa! Je crois
bien que le train
repart sans toi!

MERDE!
MERDE!
MERDE!



Je pus obtenir la destination suivante de mon train. Dans chaque gare,
il y avait un groupe de circulation routière ou ferrovière et c'est son chef,
un sergent, qui me donna la bonne direction. Je montai sur la loco
d'un train de marchandises qui rattrapa
le mien et tout rentra dans l'ordre.

Ouf!



C'est dans la deuxième nuit que nous débarquâmes à Morhange en Moselle.
Et en avant sur chenilles, pour cantonner dans un village: Petit-Fenquin.



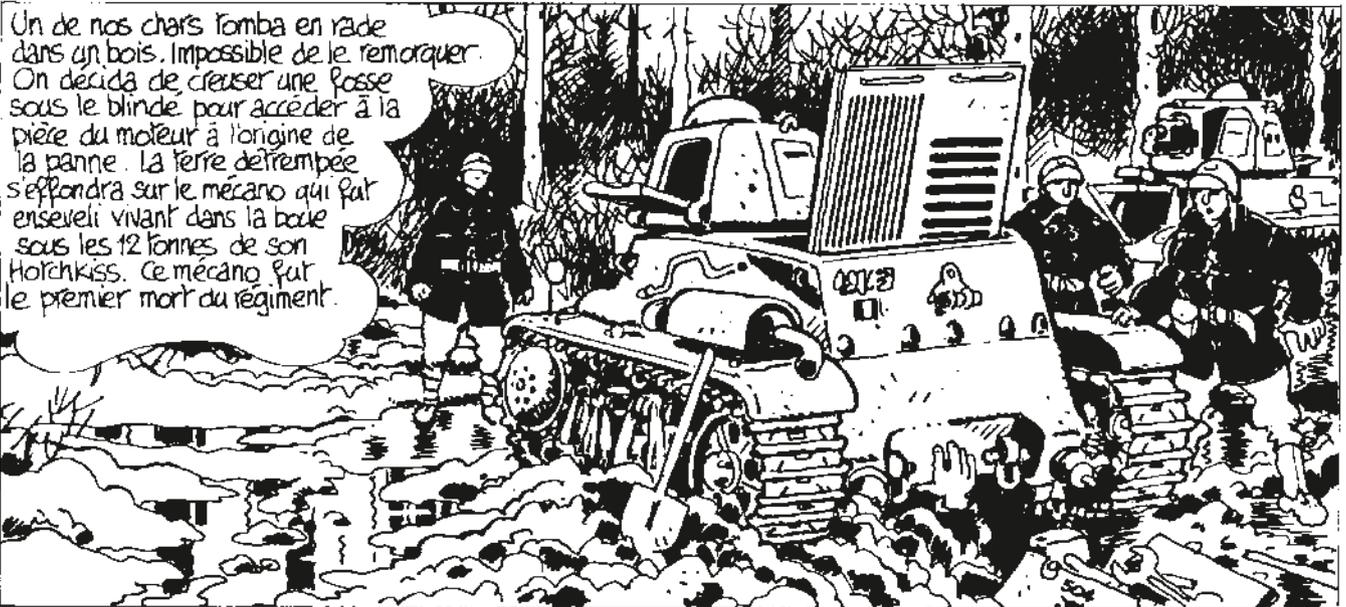
Nous changeâmes trois ou quatre fois de secteur, pour finalement passer l'hiver dans les environs de Sarreguemines, sur la frontière franco-allemande. Quelques escarmouches. Nous étions dans un grand fossé, le canon à hauteur de défilement.



Heureusement mieux lotis que les fantassins, nous pouvions tendre un câble de remorquage en acier entre deux arbres et avec les bâches des chars, nous confectionner une tente complètement fermée. Il pleuvait sans cesse. Seuls les guetteurs restaient sur les tourelles.



Un de nos chars tomba en rade dans un bois. Impossible de le remorquer. On décida de creuser une fosse sous le blindé pour accéder à la pièce du moteur à l'origine de la panne. La terre détrempée s'effondra sur le mécano qui fut enseveli vivant dans la boue sous les 12 tonnes de son Hotchkiss. Ce mécano fut le premier mort du régiment.





Nous allâmes nous installer (la section de 3 chars et ses équipages) dans la ferme de Schneckenbrühl. Noël y fut fêté. Certains superstitieux allèrent même à la messe. Et on nous fit redescendre à Remoncourt, au plus fort de l'hiver. Les chars étaient dans des granges, bien protégés par des matelas récupérés chez les Allemands dans la Sarre. Chaque nuit, on faisait tourner les moteurs pour qu'ils ne gèlent pas. Il faisait environ -25°!

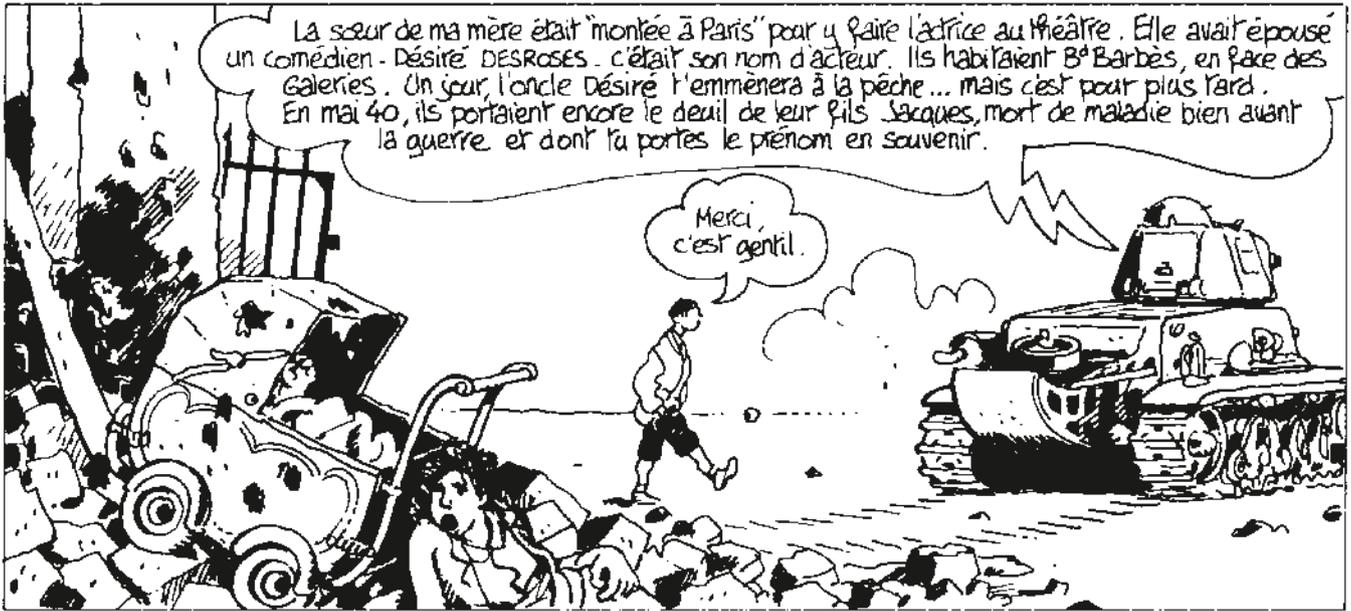


A l'arrêt, les chars qui étaient dehors devaient se poser sur des pagots ou des planches car la terre remuée par les chenilles gelait immédiatement et bloquait l'engin au sol. On dégelait avec de l'essence que l'on enflammait. Nous logions chez l'habitant. Avec mon ami CANONGE, nous partageons le même edredon volumineux.

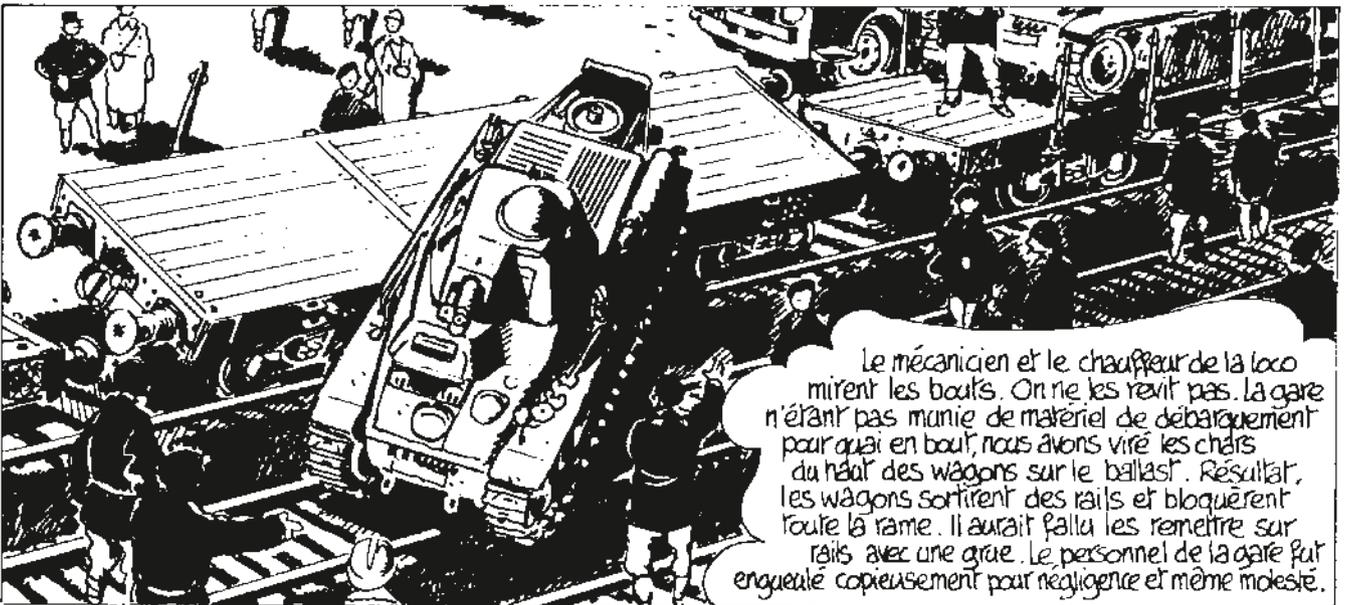
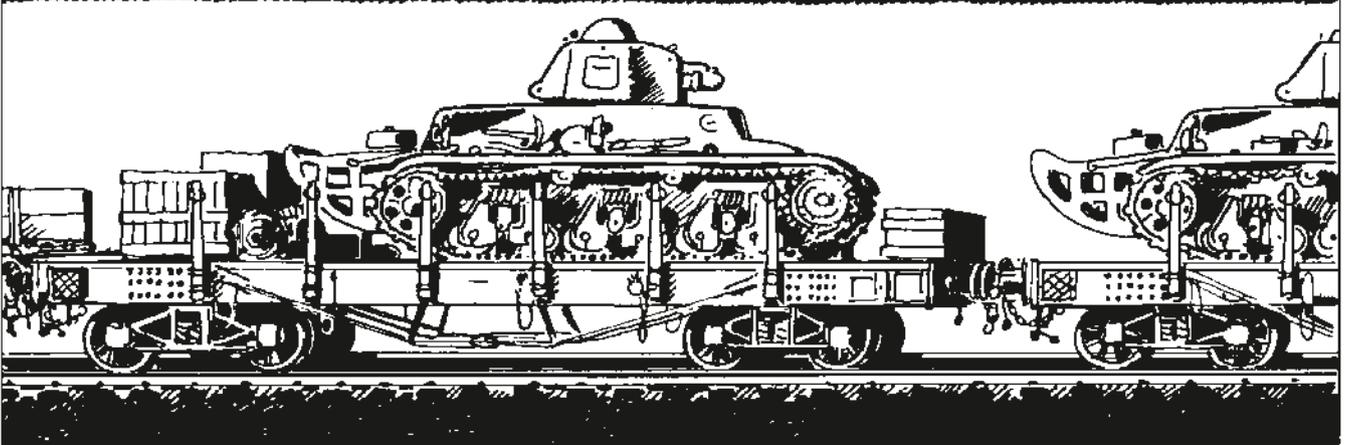
La vraie vie de château, quoi!



Le 1er mars 40, je fus nommé sergent-chef et muté à un autre bataillon qui stationnait en Champagne, à 60-70 km de Reims. Quelques jours après mon arrivée, on m'envoya au Fort d'Issy-les-Moulineaux, pour équiper des chars avec de nouvelles radios, plus efficaces. J'eus la permission de loger hors du Fort, chez ma tante Laurence, et Henriette vint m'y retrouver.



Le 10 mai, ce fut l'attaque de la Hollande, de la Belgique et du Luxembourg. Les Allemands pénétrèrent en France trois jours plus tard. Je dus rejoindre mon bataillon en Champagne. Nouvel embarquement sur voie ferrée, pour arriver au bout de deux jours sur la frontière franco-belge.





En plein débarquement, nous fûmes généralement bombardés.



Couchés sous le ventre du char, nous étions assez bien à l'abri. Mais où étaient donc passés les magnifiques héritiers de GUYMÈRE ? Pas un seul chasseur français dans le ciel ! L'héroïsme légendaire de leur glorieux aïeul pesait-il trop lourd sur leurs ailes, au point de les empêcher de prendre l'air ? Il y eut quelques morts, dont le commandant du bataillon, et deux ou trois blessés. Mais plus un civil n'était resté dans le secteur.

Quant à la D.C.A., "l'inefficacité avant tout," telle était sa devise !

Rassemblement matériel - personnel au P.C. . Les ordres, et je vis mes copains pour la dernière fois.



En route pour aller surveiller un pont... "point névralgique".
On circulait mal. Plusieurs fois, nous avons accroché
des véhicules civils.



Nous avons roulé aussi vers le sud pour occuper
d'autres positions. Puis nous reçûmes l'ordre de découvrir
l'ennemi et de le détruire!

Autrement dit:
gagner la guerre!
facile à comprendre!



Il fallait donc prendre
contact avec l'Allemand qui
empruntait rarement les routes
avec ses chars.

La nuit, à tour de rôle avec mon mécano, on surveillait, écoutant le moindre bruit. Au petit matin, chacun son tour, on faisait une toilette sommaire, pendant que l'autre quêtait dans la tourelle. Jusqu'au 22 mai, je n'ai pas dormi une seule fois tranquillement ni plus de deux heures de suite. Nous recevions sans cesse des ordres radio de se porter ici ou là, où se trouvait un groupe ennemi. Arrivés sur place, plus rien. Et on repartait.



Il faut que tu comprennes qu'on ne tient pas plus d'une heure, entière, dans un char tout fermé, moteur tournant et par des journées chaudes. Ça empest l'huile bouillante, l'échappement, l'oxyde de carbone, et les gaz de canon qui s'accumulent empoisonnent le pilote assis plus bas. Il faut ouvrir les aérateurs avec prudence. Lorsque le secteur est calme le chef de char peut rouler assis sur la porte de tourelle qui fait siege et tourne à 360°.

C'est radement bien étudié !

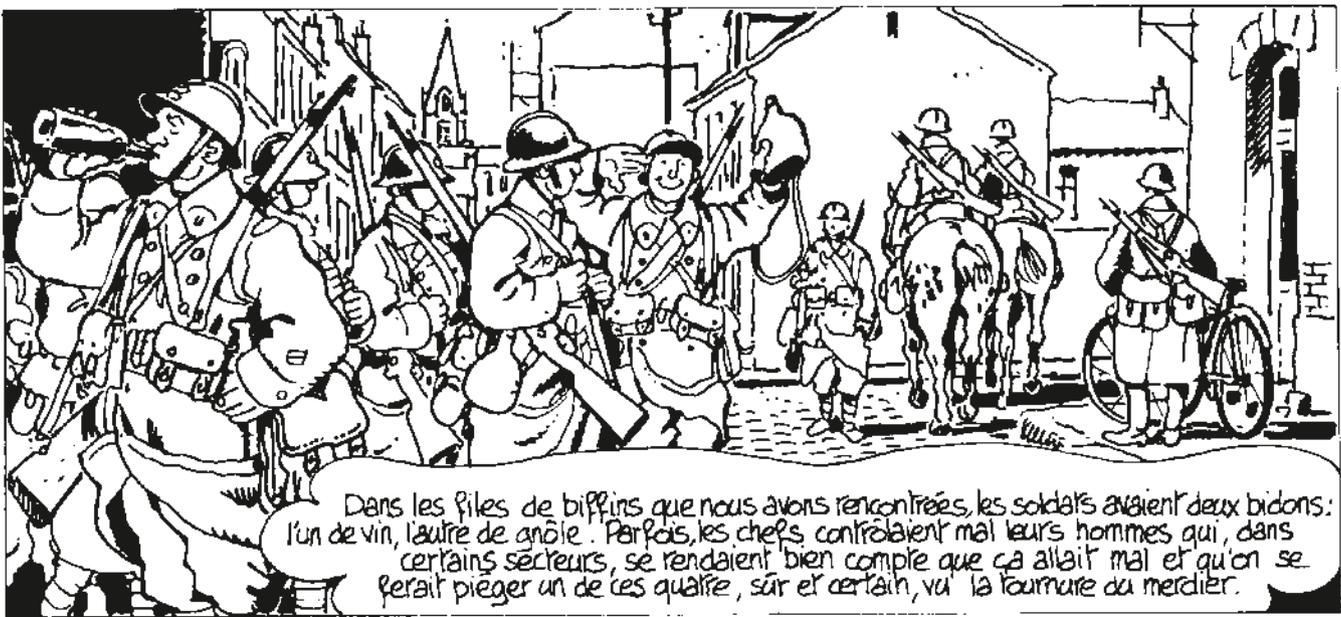
Mais il était plus prudent de rester à l'intérieur, vois-tu ?



À un moment, il a bien fallu se ravitailler en essence. Je finis par trouver un dépôt de division, qui, désireux de porter son activité plus bas en latitude, ravitaillait tout le monde, y compris les civils, et nous aurait tout donné. Le bordel avait commencé !

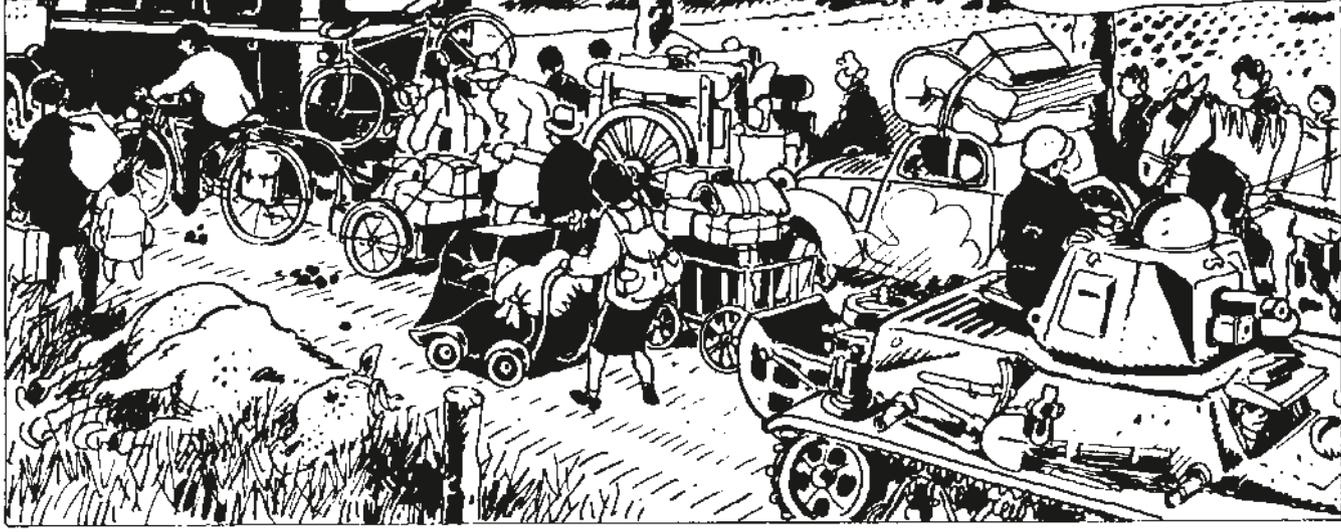


Je suis certain que le Commandement ne savait même pas où se trouvaient ces chars. Nous n'avons jamais perçu de bouffe de notre bataillon. Nous avons vécu avec ce qu'on a trouvé dans les maisons pillées par les civils et les soldats passés avant nous. Les unités militaires, heureuses et reconfortées d'avoir un char près d'elles, ont contribué à nous faire vivre, mais ça n'allait pas bien loin.



Dans les files de bidons que nous avons rencontrés, les soldats avaient deux bidons: l'un de vin, l'autre de grêle. Parfois, les chefs contrôlaient mal leurs hommes qui, dans certains secteurs, se rendaient bien compte que ça allait mal et qu'on se ferait piéger un de ces quatre, sûr et certain, vu la tournure du mercier.

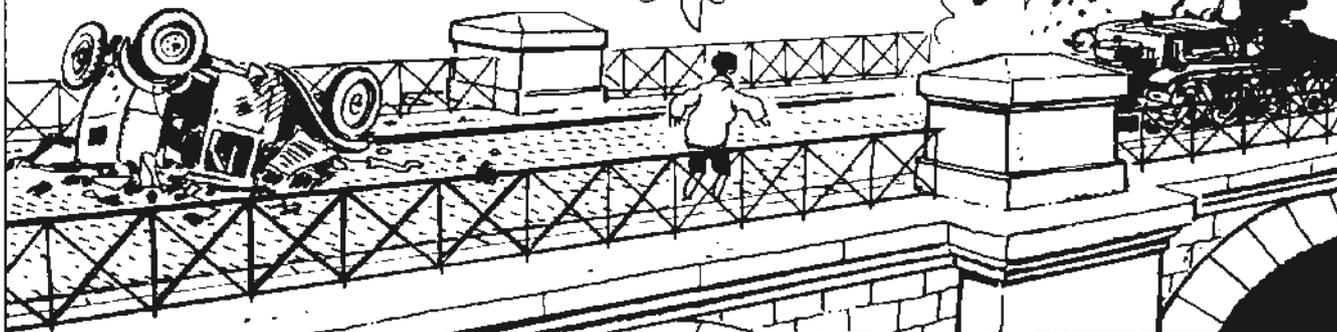
Les civils terrorisés qui fuyaient les zones de combats, en descendant vers le sud, étaient de plus en plus nombreux.



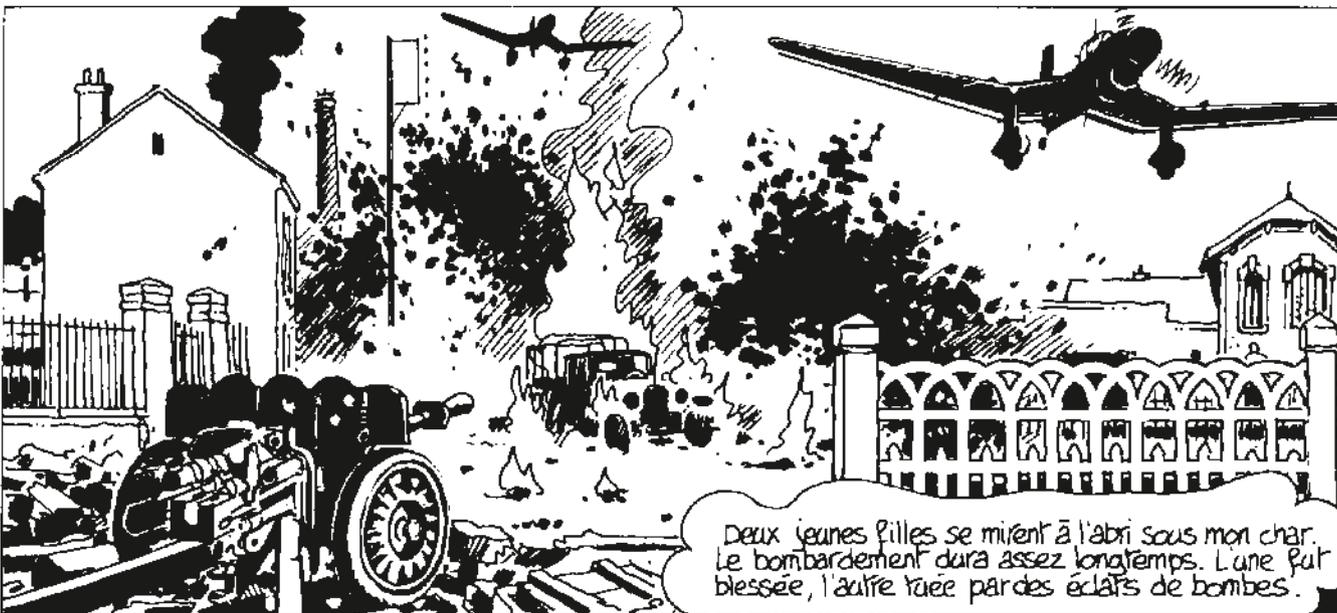
En traversant un pont à toute vitesse dans un coin malsain, nous avons reçu un chargeur de cinq coups, tiré d'un canon antichar.

MERDE!

PAPA!

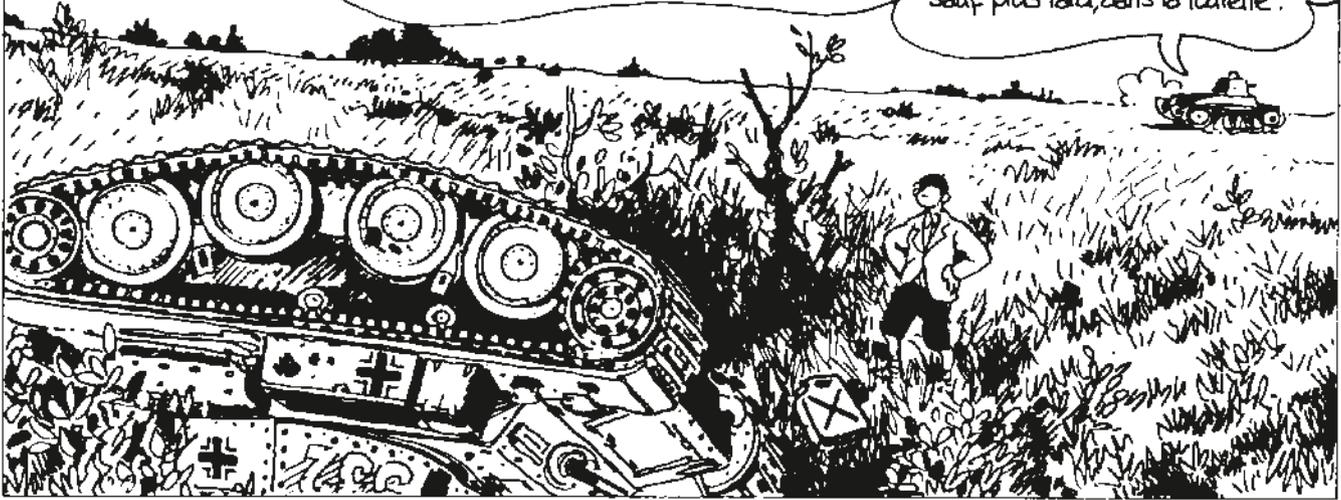


Plus loin, constat des dégâts: presque rien, à part le silencieux percé et des coulures peu profondes dans l'acier de la caisse, à l'arrière. Nous sommes repartis très vite et dans la ville de Nouvion en Thiérache, nous avons subi un bombardement en piqué très peu précis.



Deux jeunes filles se mirent à l'abri sous mon char. Le bombardement dura assez longtemps. L'une fut blessée, l'autre tuée par des éclats de bombes.

Quant à nous, nous avons attendu longtemps que le calme revienne, pour réparer une de nos chenilles coupées sous le déluge de pierres et de ferraille. Le char Horchkiss 39 était bien blindé, bien armé et assez rapide. Nous n'avons jamais dérouillé sérieusement sauf plus tard, dans la tourelle.



Nous sommes repartis toujours à contre-courant des civils et aussi des militaires qui se caraparaient vers le sud. C'était l'exode ! De temps à autre, dans la file, un type portait sur son dos une couverture orange. Un frieux du mois de mai ? A quoi est-ce que ça pouvait bien servir ? On a parlé de 5^e colonne... Je n'ai jamais su si c'était du pipeau ou quoi ?



Cinquième colonne : nom donné aux partisans clandestins sur lesquels chaque adversaire peut compter dans les rangs de l'autre.

On ne pouvait pas avancer sans avoir peur d'écraser quelqu'un ou de faire chavirer un véhicule. Lorsque il n'y avait pas d'arbres, on roulait la chenille droite dans le fossé.

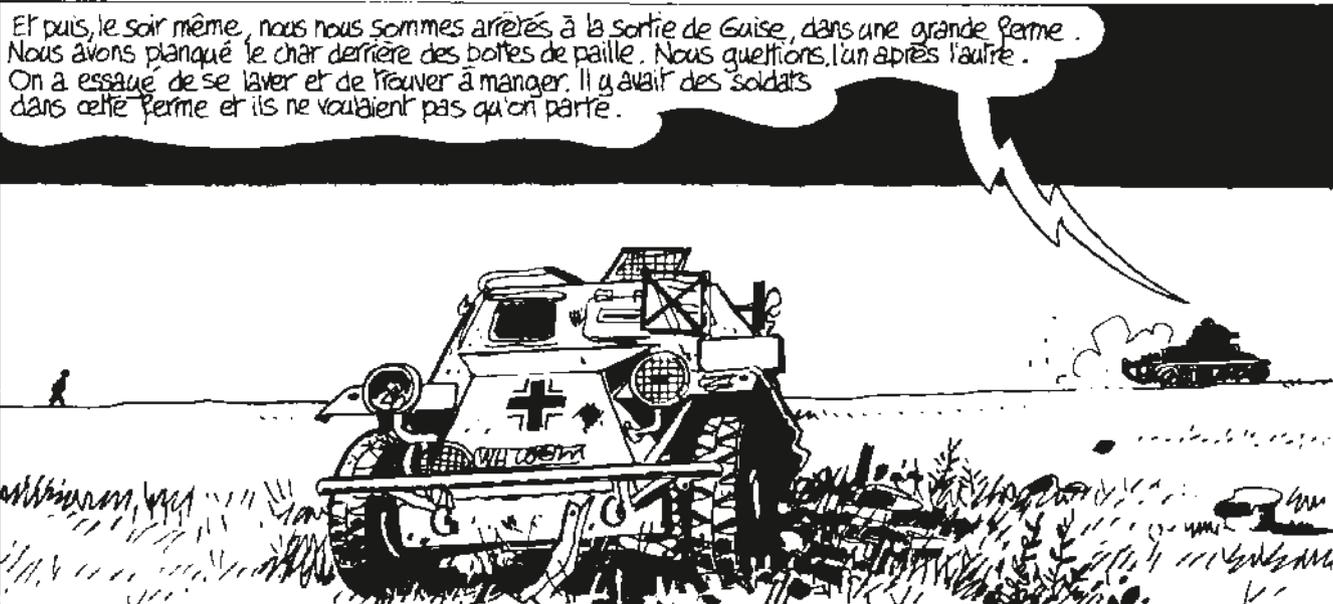




Ces pamiers ne faisaient pas dans le détail. Ils arrosaient aussi bien les civils que les militaires. Ils avaient installé sur leurs Stakos des putains de sirènes dont le hurlement strident vous restait longtemps dans les oreilles et vous glaçait le bas du dos. On ne s'y habitait pas.



Nous avons été emmerdés dans notre progression par les pensionnaires d'un établissement psychiatrique qui s'égarèrent sur la route, nous gênant totalement. Ils nous acclamaient et tentaient de monter sur le char qui roulait. Les religieuses qui les encadraient eurent énormément de mal à les récupérer.



Et puis, le soir même, nous nous sommes arrêtés à la sortie de Guise, dans une grande ferme. Nous avons planqué le char derrière des boîtes de paille. Nous questions, l'un après l'autre. On a essayé de se laver et de trouver à manger. Il y avait des soldats dans cette ferme et ils ne voulaient pas qu'on parte.





... Et je reçus en pleine poire un obus tiré de moins de 500m, qui vint s'encastrier dans la fente de visée du diascopie droit, le détruisant et me projetant au visage des particules d'acier de l'intérieur de la tourelle.

Le diascopie?

C'est une sorte de périscope de tourelle qui s'obstrue lorsqu'il reçoit un gros choc.



Mon canon était approvisionné en permanence d'un obus de rupture. Je fis immobiliser le char, visai le premier Panzer à l'orée du bois et tirai. Mon mécano me passa d'autres obus, je visai le deuxième Panzer, tirai et tirai encore des explosifs!



Nous avons fait marche arrière à toute vitesse pour nous mettre à l'abri et constater le résultat de notre tir.



Nuage de fumée intense... Des Panzassins qui se trouvaient dans le secteur nous ont dit que nous avions touché les Boches. On n'est pas allés vérifier. Je suis sûr d'en avoir eu un et de l'avoir peut-être détruit complètement. Quant à l'autre, je ne sais pas. Voilà exactement comment ça s'est passé avec les deux Panzers.

C'est pas exactement comme au cinéma !

C'est moins bien qu'au cinéma !



Toujours rien à la radio. Aucune estafette de ma section ne m'a jamais contacté. S'étais bleu au bataillon, on ne me connaissait pas assez pour faire quoi que ce soit pour me retrouver. Nous étions isolés, les pieds bien profond dans la merde ! Mon mécano d'active, pas causant du tout, ne m'a jamais beaucoup aidé, si ce n'est à maintenir en état et piloter son char.



Les bruits de roulement s'amplifiaient, devenaient continus, révélant l'activité incessante du matériel allemand, et pas un seul bombardier français dans le ciel ! Sans ordres et sans contact avec les nôtres, nous allions vers le piège. Alors nous avons roulé, l'aiguille du niveau d'essence plongeait vers le bas...

Nous n'aurions bientôt plus une goutte de carburant. Nous nous sommes planqués dans un petit bois et avons viré à l'extérieur les obus et les chargeurs de mitrailleuse encore bons. J'ai détruit le canon, la mitrailleuse, les périscopes, la radio et le tableau de bord.



J'ai essayé de crever le réservoir d'essence, mais n'étant pas certain d'avoir fait un trou, car les réservoirs étaient auto-obturants, (si percés, l'essence dissolvait un produit censé boucher le trou), le mécano dévissa la purge, ouvrit le bouchon de remplissage, dévissa l'alimentation, et le restant d'essence s'écoula.



Un chiffon imbibé d'essence et enflammé balancé dans la tourelle, et voilà le travail! Ce char-là, au moins, serait irrécupérable. Nous n'avions pas de mines pour le piéger. C'aurait été mieux.



Je crois que j'avais oublié de briser la lanette de visée de tir du canon. Je me consolais en pensant qu'elle avait dû se gondoler avec la chaleur de l'incendie. Et puis nous avons eu une peur rétrospective, de celles qui vous écrasent la poitrine et font battre le cœur. Je ne comprenais pas pourquoi j'avais été atteint par un seul obus, alors que j'étais dans la position idéale pour être totalement détruit.

Je crois avoir tremblé longtemps. Mon mécano aussi avait les plumes mais voulait le cacher. Et commença l'obsession de ne pas se faire piéger. Il fallait sortir de là! Nous nous enfonçâmes dans le sous-bois sobrement équipés.